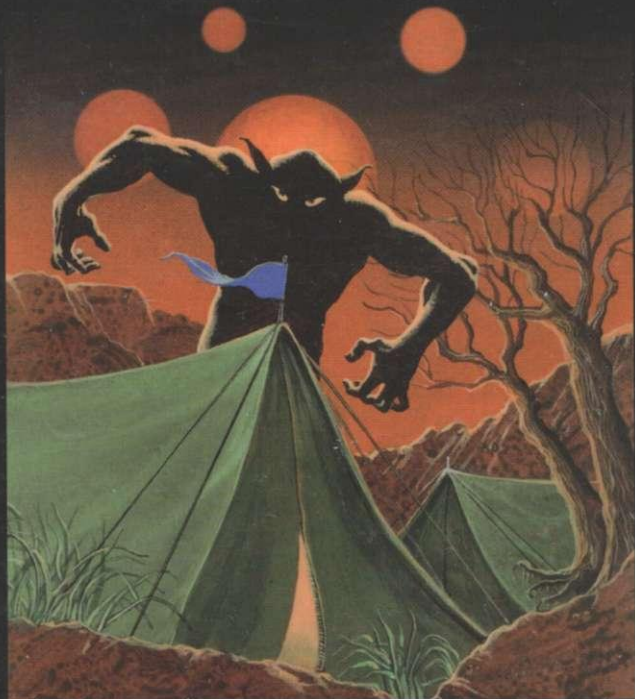


R. L. STINE

Chair de poule®

**LA COLO
DE LA PEUR**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule®

LA COLO DE LA PEUR

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MARIE-HÉLÈNE DELVAL

Sixième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Le nez appuyé contre la vitre, je contemplais les collines rouges qui ondulaient au loin sous un ciel si lumineux qu'il en paraissait jaune. L'autocar cahotait sur une route étroite, à demi défoncée, bordée d'arbres tordus blanchis par la poussière. L'endroit était totalement désert. Cela faisait près d'une heure et demie que nous n'avions plus dépassé la moindre habitation.

À chaque secousse, nous retombions durement sur les sièges de plastique bleu et le véhicule résonnait de rires et de cris stridents. Le chauffeur n'arrêtait pas de grommeler et de menacer de nous faire descendre, mais personne n'y prêtait attention.

De mon siège, à l'angle de la banquette arrière, je pouvais compter les passagers, vingt-huit garçons et quatre filles, en route pour un camp de vacances. Les garçons se rendaient au camp de la Pleine Lune. Les filles, elles, rejoignaient un autre camp, non loin du nôtre.

Les filles s'étaient installées ensemble sur les sièges avant et bavardaient tranquillement, tournant la tête de temps à autre pour nous jeter un coup d'œil. Nous, les garçons, étions autrement plus bruyants. Nous ne cessions de pousser des cris d'animaux, de lancer des blagues idiotes qui nous faisaient hurler de rire. On avait une longue route à faire, mais on s'amusait drôlement bien !

À côté de moi était assis un nommé Mic, un garçon grassouillet avec une tête de gentil bouledogue hérissée de cheveux noirs et drus, coupés très court. Mic était plutôt du genre silencieux. Un timide, probablement. C'était la première fois qu'il partait en camp de vacances, m'avait-il expliqué, et il n'avait pas l'air dans son assiette.

Pour moi aussi c'était la première fois, et je devais bien admettre que papa et maman me manquaient déjà un peu. Malgré mes douze ans, je n'avais encore jamais vraiment quitté la maison. Là, dans cet autocar, je faisais le clown comme les autres, mais je sentais monter une espèce de vague à l'âme. C'était bien ce que devait ressentir Mic, lui aussi.

Il se pencha vers la vitre, fixant les collines rouges qui défilaient au loin.

- Ça va, Mic ? demandai-je.

- Ouais, ouais, ça va, Axel.

Je pensai de nouveau à mes parents. Ils m'avaient paru si graves avant le départ de l'autocar ! Peut-être se faisaient-ils du souci de me voir partir seul comme ça, pour la première fois ?

- Nous t'écrirons tous les jours, mon grand, avait promis papa.

- Fais de ton mieux, mon chéri, avait ajouté maman en me serrant dans ses bras un peu plus fort que d'habitude.

Je continuais de me demander pourquoi elle n'avait pas dit plutôt « Amuse-toi bien » ou quelque chose de ce genre. Pourquoi donc avait-elle dit « Fais de ton mieux » ?

Ça me semblait bizarre. Fait-on ce genre de recommandation à quelqu'un qui part en camp de vacances ? Mais c'est vrai que j'ai toujours tendance à me poser des tas de questions pour rien.

Les deux seuls garçons avec lesquels j'avais fait connaissance, en dehors de Mic, étaient assis sur les sièges devant nous. Le premier, un grand brun aux cheveux longs, s'appelait Colin. Les yeux dissimulés derrière des lunettes-miroirs, il jouait les durs, dénouant et renouant indéfiniment le foulard rouge qui lui enserrait le front. À côté de lui, un costaud aux yeux bleu clair nommé Tom se vantait de ses exploits sportifs en faisant rouler les muscles de ses bras, surtout quand les filles se retournaient. Depuis le début du trajet, ils se bousculaient, s'envoyaient des bourrades et se lançaient des vanes. Le but de Tom était visiblement d'attirer l'attention des filles. De temps à autre, il interpellait une jolie blonde assise près de la fenêtre :

- Hé ! toi, la fille à la queue de cheval, comment tu t'appelles ?

Elle commença par l'ignorer, puis se retourna :

- Je m'appelle Vera, répondit-elle.

Et désignant sa voisine, une rouquine aux cheveux bouclés et aux yeux malicieux, elle ajouta :

- Elle, c'est ma copine Ella.

- Ça alors ! plaisanta Tom, moi aussi, je m'appelle Vera !

La bande des garçons éclata de rire. Mais la vraie Vera ne sourit même pas :

- Enchanté, Vera, répliqua-t-elle.

Et elle lui tourna le dos.

Une fois de plus, l'autocar rebondit dans un nid de poule, nous projetant tous les uns sur les autres, ce qui fit redoubler les hurlements.

- Hé ! Axel, regarde ! s'écria soudain Mic en désignant quelque chose derrière la vitre.

Cela faisait un bon moment qu'il n'avait pas dit un mot. Je me penchai pour regarder.

- Il me semble avoir vu une drôle de bête, ajouta-t-il, les sourcils froncés.

- Ah, tu crois ?

Je fouillai du regard les rares bouquets d'arbres nains et les rochers rouges aux arêtes aiguës. Mais je ne vis pas l'ombre d'un animal.

- Il a disparu derrière les rochers, dit Mic.

Puis il se tourna vers moi :

- Tu as aperçu, toi, une maison ou une ferme ?

Je secouai la tête :

- Non, je n'ai vu que le désert.

Mic paraissait inquiet.

- Je pensais, insista-t-il, que notre camp devait être à proximité d'une ville ?

- Je ne crois pas, répondis-je. Papa m'a expliqué que le camp était installé de l'autre côté du désert, dans les bois.

Mic resta silencieux un moment.

- Mais alors, si on veut téléphoner chez nous ?

- Il y a sûrement un téléphone au camp, affirmai-je. Dans les rangées du milieu, deux garçons entamèrent une chanson sur un air connu, mais en transformant les paroles à leur manière. Inutile de préciser que leur manière était quelque peu grossière. Les autres s'empressèrent de reprendre le refrain. Soudain, l'autocar stoppa dans un horrible grincement de freins, et je fus projeté violemment contre le siège de devant.

- Aïe !

Le chauffeur se leva. Un cri d'horreur nous échappa quand il tourna vers nous son visage. Sa tête était devenue énorme. Sa peau était blême, parcourue de boursouflures hideuses. Ses yeux rougeoyaient au fond d'orbites verdâtres et des crocs luisants pointaient sous sa lèvre retroussée.

Dans l'étrange silence qui suivit le hurlement d'effroi, le chauffeur renversa en arrière sa tête monstrueuse, émettant une sorte de long feulement, un cri affreux, inhumain.



L'horrible cri résonnant encore dans mes oreilles, je plongeai à terre, tentant de me dissimuler derrière le dossier du siège de devant. Mic en avait fait autant, et je l'entendis chuchoter :

- Il est devenu un... un monstre !

Un rire triomphant éclata alors. Je risquai un coup d'œil prudent, juste à temps pour voir notre chauffeur empoigner à deux mains l'espèce de tignasse verdâtre qui lui couvrait le crâne et retirer d'un geste brusque le masque de caoutchouc dont il s'était affublé. En dessous apparut un visage tout à fait normal, fendu d'un large sourire.

- Vous y avez cru, hein ? Ça marche à tous les coups !

Quelques-uns d'entre nous se mirent à rire. Mais la plupart étaient encore sous le choc et n'avaient pas vraiment l'air de trouver la plaisanterie très drôle. Le chauffeur reprit brusquement son sérieux et lança :

- Terminus, tout le monde descend !

Les portes automatiques s'ouvrirent en chuintant.

Les questions se mirent à fuser de tous les côtés :

- Où on est ? On est arrivés ? Où est le camp ?

Le chauffeur ne sembla même pas entendre. Jetant son masque sur le siège, il sauta à terre sans répondre.

Je collai mon nez à la vitre, mais ne vis rien que des kilomètres de désert rouge dont émergeait seulement la forme déchiquetée des rochers.

- Pourquoi nous fait-il descendre ici ? s'inquiéta Mic, penché à côté de moi.

Dans sa voix il y avait comme de l'angoisse.

- Tu ne trouves pas que c'est un joli coin pour un camp de vacances ? dis-je, tentant de plaisanter.

Mais ça ne le fit pas rire.

Comme nous étions à l'arrière, nous descendîmes les derniers. Je dus plisser les yeux tant le soleil était éblouissant. L'autocar était arrêté sur une sorte de parking. Tout autour, il n'y avait que du sable parsemé de rochers et de maigres buissons desséchés.

- Ça doit être un point de rencontre ou quelque chose comme ça, dis-je à Mic.

Les mains dans les poches de son short, il ne répondit pas. L'air angoissé, il creusait le sable à petits coups de talon

À l'autre bout du parking, Tom avait déjà entamé une partie de lutte avec un garçon que je ne connaissais pas. Les quatre filles continuaient de bavarder tranquillement à l'ombre de l'autocar tandis que Colin et

quelques autres, alignés un peu plus loin, organisaient une compétition de lancer de cailloux.

Le chauffeur avait ouvert la soute à bagages et en sortait nos sacs, les déposant en tas sur le sol.

Mic s'approcha, les mains toujours enfoncées dans ses poches :

- Où sommes-nous ? demanda-t-il. Pourquoi on descend ici ?

Le chauffeur retirait du fond de la soute une lourde malle contenant du matériel et ne lui prêta pas la moindre attention. Mic répéta sa question. L'homme ne sembla même pas l'entendre.

Mic revint vers moi en traînant les pieds, les sourcils froncés. Personnellement, je trouvais bien cet endroit un peu bizarre, mais je ne me sentais nullement inquiet. Le chauffeur, qui continuait de débarquer tranquillement nos bagages, avait l'air de savoir ce qu'il faisait.

- Pourquoi est-ce qu'il ne veut pas répondre ? s'inquiéta Mic. On dirait qu'il n'écoute même pas la question !

Son angoisse avait quelque chose de contagieux qui commençait à me mettre mal à l'aise. Je le laissai ruminer dans son coin et me dirigeai vers le groupe des filles. En me voyant approcher, Vera me sourit. Avec ses cheveux blonds illuminés par le soleil, je la trouvais vraiment jolie.

Grimaçant à cause de la lumière trop vive, son amie Ella me dévisageait.

- Tu viens du centre ville ? me demanda-t-elle.

- Non, dis-je. Je suis de Midock. C'est au nord, pas loin de la baie.

- On SAIT où est Midock !

Cette réplique les fit toutes éclater de rire et je me sentis rougir.

- Comment tu t'appelles ? reprit Vera.

- Axel.

- Axel ? s'exclama-t-elle. C'est le nom de mon canari !

Nouvel éclat de rire. Je décidai de changer de sujet.

- Et vous, dans quel camp allez-vous ?

- Au camp de la Pleine Lune. Il y en a un pour les filles et un pour les garçons. Les autres filles sont parties hier, mais comme il n'y avait pas assez de places dans l'autocar, nous avons pris celui-ci.

- Où est le camp des filles ? demandai-je. Est-ce qu'il est près du nôtre ?

- On ne sait pas exactement où il est, expliqua Vera. C'est la première fois qu'on vient.

- Moi aussi, dis-je. Je me demande bien pourquoi on nous a fait descendre ici.

Les filles haussèrent les épaules. Je vis Mic qui cherchait à me rejoindre, toujours aussi anxieux, et je fis quelques pas vers lui.

- Regarde, dit-il en désignant l'autocar. Tous nos bagages sont sortis.

Je me retournai juste à temps pour voir le chauffeur refermer les portes de la soute.

- Mais enfin, cria presque Mic, pourquoi nous a-t-il fait descendre dans ce coin perdu ? Est-ce que

quelqu'un d'autre doit venir nous chercher ?

— Je vais me renseigner. Attends-moi ici.

Je me dirigeai au petit trot vers notre chauffeur, qui essayait son front couvert de sueur avec sa manche, debout près de la portière.

Me voyant venir, il grimpa vivement dans son véhicule et se glissa derrière le volant.

Je m'approchai encore et lui lançai :

- Est-ce que quelqu'un doit venir nous chercher ?

La portière se ferma en chuintant sous mon nez. Le moteur rugit et je sentis l'odeur âcre de la fumée sortant du pot d'échappement. Je tambourinai des deux poings sur la vitre :

- Hé ! Attendez !

Mais je dus faire un saut en arrière, car l'autocar venait de démarrer dans un crissement de pneus.

- Dites donc, vous ! criai-je, furieux. Vous voulez m'écraser ou quoi ?

Je restai là, regardant le véhicule faire demi-tour et disparaître sur la route dans un nuage de poussière. Puis je me retournai, cherchant Mic des yeux. Il était resté près des filles, et je vis qu'elles faisaient une drôle de tête, elles aussi.

- Il nous a laissés ici ! s'exclama-t-il quand je les rejoignis. Il nous a laissés ici, tout seuls, au milieu de... au milieu de nulle part !

En silence, nous regardions l'autocar disparaître vers l'horizon, qui s'assombrissait.

Je remarquai soudain que le jour baissait doucement. C'est alors que des bêtes se mirent à hurler.

-Vous... vous avez entendu ? bégaya Mic.

Les cris semblaient venir de l'autre extrémité du parking et je crus d'abord que c'était une plaisanterie de Colin et sa bande. Mais quand je vis leurs têtes effarées, je compris tout de suite qu'ils n'étaient pas dans le coup.

Les hurlements reprirent, plus proches. Je n'avais jamais entendu de cris pareils, des cris à vous faire froid dans le dos. Et peu après, surgissant de derrière les rochers, je les vis approcher, toute une meute de bêtes au pelage rouge, aux longs corps efflanqués, galopant sur le sable si souplement qu'elles paraissaient portées par le vent.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? cria Mic en se serrant contre moi.

- Est-ce que ce sont des... des chiens sauvages ? balbutia Vera.

- J'espère que non ! s'écria Ella.

Instinctivement, nous nous étions tous rassemblés

derrière le tas de sacs et de valises comme derrière un rempart. Les bêtes se rapprochaient, levant de temps à autre leurs longs museaux pour lancer leurs sinistres hurlements.

- Au secours ! cria Mic, terrifié.

Près de moi, Colin tenait encore dans ses mains deux pierres plates.

Il s'écria :

- Ramassez des cailloux, les gars ! On va tâcher de leur faire peur !

Les bêtes s'étaient arrêtées à quelques mètres de la plate-forme. Je les voyais bien maintenant. Mais je n'aurais su dire ce que c'était exactement, des sortes de chiens sauvages, des créatures sorties du désert. Leurs pattes étaient garnies de griffes acérées et leurs babines retroussées révélaient une double rangée de crocs tranchants comme des poignards. Mic s'était mis à trembler convulsivement.

- Non, non ! répétait-il dans une espèce de sanglot. Les autres se taisaient, immobiles. J'aurais voulu crier, mais ma bouche était sèche comme du coton. J'aurais voulu courir, faire quelque chose, n'importe quoi. Mais j'étais pétrifié.

Les bêtes avançaient lentement à présent. Elles atteignirent le parking, faisant claquer leurs mâchoires.

- Elles vont attaquer ! murmura quelqu'un.

- Regardez-les, elles sont affamées ! dit une autre voix apeurée.

L'une des bêtes fit un bond et ses griffes claquèrent sur le ciment.

- Non ! crièrent plusieurs voix en même temps.
Serrés les uns contre les autres, nous tentions désespérément de nous dissimuler derrière le tas de bagages.

Une deuxième bête, puis une troisième rejoignirent la première. Colin leva le bras et jeta une pierre. Elle rebondit avec un bruit sec. Les bêtes ne reculèrent même pas. Elles émettaient maintenant une sorte de grognement sourd. Colin lança une autre pierre. Cette fois, elle atteignit l'une des bêtes qui poussa un petit couinement de surprise, puis se remit à ramper vers nous.

- Courons ! lança Vera d'une voix aiguë. Venez, courons !

Personne ne bougea.

- Elles courent plus vite que nous ! dit Colin d'une voix sans timbre.

Les grognements montaient, se changeaient en feulements. Puis il se fit un étrange silence. Les bêtes, ramassées sur elles-mêmes, s'apprêtaient à bondir.

- Courons ! répéta Vera.

J'aurais bien obéi, mais mes jambes ne voulaient rien savoir.

Je reculai de quelques pas, trébuchai, tombai en arrière et un éclair blanc me traversa le crâne quand ma tête heurta le sol de ciment.

« Elles vont m'avoir, pensai-je. Je suis perdu ! »

J'entendis les hurlements d'assaut, le claquement des pattes griffues sur le ciment, les cris terrifiés qui s'élevaient autour de moi. Puis, alors que je tentais désespérément de me remettre sur mes pieds, la première déflagration retentit.

Je crus que la plate-forme avait explosé. Mais en me retournant, je vis un homme armé d'un fusil. Il tira de nouveau, et un peu de fumée blanche flotta un instant avant de se dissoudre dans l'air. Les effrayantes bêtes rouges disparaissaient au galop, la queue entre les pattes, en poussant de petits jappements plaintifs. - Ha, ha, ha ! Regardez-les cavalier ! s'exclama l'inconnu.

Alors seulement je remarquai derrière lui un grand autocar vert. Je me relevai en secouant le sable collé à mes vêtements. Maintenant, tout le monde riait, s'envoyait des bourrades en sautant de joie. Moi, j'étais encore bien trop tremblant pour en faire autant.

- Ils ont filé sans demander leur reste ! déclara l'homme d'une voix tonitruante en raccrochant son fusil à son épaule.

Il me fallut une bonne minute pour reprendre mes esprits et réaliser que c'était l'autocar du camp qui venait nous chercher. Avec les hurlements des bêtes, nous ne l'avions pas entendu arriver.

Mic avait l'air encore plus sonné que moi.

- Ça va ? demandai-je en lui entourant les épaules de mon bras.

- Oui, oui, balbutia-t-il. Je... je crois que ça va.

Vera m'assena une grande claque dans le dos :

- Tu as vu, Axel, comme elles ont filé, ces sales bêtes ?

Nous étions maintenant tous rassemblés autour de l'homme au fusil. Il était grand, large comme une armoire, avec un visage brûlé par le soleil, et presque chauve, à l'exception d'une petite couronne de cheveux jaunes. Il avait une énorme moustache et ses petits yeux noirs disparaissaient presque derrière une forêt de sourcils.

- Bienvenue, les p'tits gars ! lança-t-il de sa voix de stentor. On m'appelle Oncle Al. Je suis le directeur du camp. Vous verrez, nous allons passer de bons moments ensemble !

Un murmure indécis s'éleva de notre petit groupe. Oncle Al nous observa l'un après l'autre. Il portait un short vert et un T-shirt blanc orné du sigle du camp qui avait bien du mal à contenir son ventre proéminent.

Deux jeunes gens, également vêtus de vert et blanc, descendirent de l'autocar. Je leur trouvai un air étrangement sérieux.

- Allez ! leur ordonna Oncle Al. On embarque le chargement !

Il ne s'excusa pas pour son retard. Il ne fit aucun commentaire à propos des bêtes qui nous avaient attaqués. Il ne s'inquiéta pas de savoir comment nous nous sentions après toutes ces émotions.

Les deux moniteurs commencèrent à charger nos bagages sans mot dire.

- Ça m'a l'air d'être un bon groupe, cette année ! clama Oncle Al. Montez ! Les filles, on vous laissera à l'entrée de votre camp, juste avant la rivière. Les garçons, c'est de l'autre côté.

- Qu'est-ce que c'était, ces affreuses bêtes ? l'interrogea Ella.

Mais Oncle Al ne sembla pas avoir entendu la question. Comme nous commencions à grimper dans l'autocar, je cherchai Mic et le trouvai dans les derniers de la file. Il était encore pâle et tremblant.

- Je... j'ai vraiment eu très peur, avoua-t-il.

Je tentai de le réconforter :

- T'en fais pas ! Tout va bien maintenant. Ça sera super, au camp, tu verras !

- Je meurs de faim, se plaignit-il. On n'a rien mangé depuis ce matin !

L'un des moniteurs l'avait entendu.

- Tu auras moins faim quand tu auras goûté au menu du camp ! lança-t-il.

C'était sans doute une plaisanterie.

Nous nous entassâmes dans l'autocar. Je m'étais assis près de Mic et j'entendais son ventre gargouiller. Du coup je me rendis compte que j'avais aussi faim que lui. J'avais vraiment hâte de voir à quoi ressemblait le camp de la Pleine Lune et j'espérais que le voyage ne serait pas trop long.

J'interpellai Oncle Al, qui conduisait :

- Est-ce que c'est encore loin ?

Mais il ne répondit pas.

Je lançai une bourrade à Mic :

- C'est super, vieux ! On est en vacances !

Il eut un sourire un peu forcé :

- En tout cas, je suis content d'avoir quitté cet endroit sinistre !

À ma grande surprise, le voyage ne dura guère plus de cinq minutes. Juste avant la rivière, on laissa descendre les quatre filles. Vera me fit un petit signe de la main et je la regardai s'avancer avec Ella et les autres vers des bungalows disséminés dans une prairie. Puis l'autocar traversa un pont et s'engagea presque aussitôt dans une étroite allée de graviers bordée d'arbustes. À l'entrée de l'allée, une pancarte indiquait : CAMP DE LA PLEINE LUNE. Je me demandai pourquoi le premier autocar ne nous avait pas conduits directement jusque-là.

À travers la vitre, je découvris une rangée de bungalows et, au sommet d'une sorte de butte, un bâtiment plus important, probablement un réfectoire ou des salles de réunion. Au bout du pré, trois jeunes moni-

teurs, eux aussi vêtus de vert et blanc, allumaient un feu, préparant apparemment un énorme barbecue.

- Hé ! Mic, regarde, dis-je en lui flanquant un coup de coude, je crois qu'on va se régaler !

Je me sentais soudain en pleine forme. Mic sourit. Il avait tellement faim que la simple idée de manger suffisait à le réconforter.

L'autocar se rangea sur un terre-plein. Oncle Al s'extirpa de derrière le volant et lança de toute la force de ses poumons :

- Bienvenue au camp de la PLEINE LUNE , les p'tits gars ! Descendez et rassemblez-vous. On va vous désigner vos bungalows. Quand vous aurez installé vos affaires, on se retrouvera pour dîner autour du feu !

L'autocar se vida dans une joyeuse bousculade. On était tous heureux d'être enfin arrivés et de se sentir en sécurité. Je respirai une large bouffée d'air frais. Le terrain était entouré d'arbres verts et touffus. On entendait le clapotis de la rivière, mais on ne la voyait pas. On assigna le bungalow numéro quatre à Mic, Tom, Colin et moi. Je pensai qu'on aurait pu donner aux bungalows des noms amusants, mais ils portaient seulement des numéros.

C'était une sorte de cabane au plafond bas, éclairée par deux fenêtres, juste assez grande pour loger six personnes. Trois côtés étaient équipés avec des lits superposés. Des étagères et des casiers occupaient le quatrième mur. Il ne restait au milieu de la pièce qu'un petit carré d'espace vide. Il n'y avait pas de

salle de bain. Je me dis qu'il devait y avoir des douches quelque part ailleurs.

L'un des lits paraissait déjà occupé. Il était fait au carré. Des magazines étaient posés sur la couverture verte soigneusement tirée.

- C'est sans doute la place de notre moniteur, dit Tom.

- Vous croyez qu'on va nous obliger à enfiler ces affreux T-shirts ? s'inquiéta Colin.

Il portait toujours ses lunettes-miroirs bien que le soleil fût pratiquement couché. Il réclama une couchette du haut et Tom occupa celle du dessous.

- Est-ce que je peux prendre la couchette du bas ? me demanda Mic. Je remue beaucoup en dormant. J'ai peur de tomber de là-haut.

- Bien sûr, pas de problème, dis-je. Moi, j'aime l'altitude !

- J'espère que personne ne ronfle ! s'exclama Colin.

- De toute façon, répliqua Tom, on n'est pas venus ici pour dormir. On va faire la foire toute la nuit, n'est-ce pas, les gars ?

Et il envoya une grande claque dans le dos de Mic, qui valdingua contre les étagères.

- Hé ! cria Mic, t'es cinglé ou quoi ?

- Excuse-moi, fit Tom, je ne connais pas ma force. À ce moment, la porte s'ouvrit et un grand type maigre aux cheveux carotte et au visage couvert de taches de rousseur entra, tirant un grand sac en plastique gris. Il portait l'uniforme vert et blanc des moniteurs.

- Salut, les gars ! dit-il en renversant le sac sur le plancher. Voilà les draps et les couvertures. Faites vos lits, et qu'ils soient aussi impeccables que le mien !

Il désignait la couchette où étaient posés les magazines.

- C'est toi notre moniteur ? demandai-je.

- Ouais, grogna-t-il. Je suis l'heureux gagnant.

Il s'apprêtait déjà à sortir quand Tom l'interpella :

- Et tu t'appelles comment ?

- Derek, répondit-il en ouvrant la porte. Vous pouvez ranger vos affaires dans les casiers vides. Et ne touchez pas au casier fermé à clé, c'est le mien.

Il sortit en claquant la porte derrière lui. Appuyé à la fenêtre, je le regardai s'en aller à longues enjambées.

- Un garçon sympa ! murmura Colin avec un petit rire sarcastique.

- Un vrai pote ! renchérit Tom.

Puis nous nous sommes jetés sur le sac pour en extraire nos draps et nos couvertures. Tom et Colin se livrèrent un combat pour la possession d'une des couvertures, qu'ils prétendaient plus douce que les autres. Je lançai un drap sur ma couchette et grimpai à l'échelle.

J'avais le pied sur le dernier échelon quand j'entendis Mic hurler.

Je faillis tomber de l'échelle. Je me laissai glisser à terre, le cœur battant. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, Mic reculait lentement.

- Qu'est-ce qui se passe ? dis-je.

- Des serpents ! bégaya-t-il en désignant la couquette où il venait de jeter sa couverture.

- Quoi ?

Je suivis son regard, essayant de percer la pénombre. J'entendis le rire sarcastique de Colin :

- Ah non, mon vieux, trouve autre chose !

- Ça doit être un tour de cet adorable Derek, plaisanta Tom. Il a fourré des serpents en caoutchouc dans les couvertures !

- Ce n'est pas du caoutchouc, insista Mic d'une voix blanche. Ce sont des serpents, des vrais !

- Comment peut-on se laisser prendre à cette vieille blague ! dit Tom en secouant la tête.

Il fit quelques pas vers le lit et s'arrêta brusquement :

- Hé !

Je m'approchai à mon tour et distinguai nettement dans l'ombre les deux serpents qui déroulaient leurs anneaux, leurs têtes triangulaires dressées comme pour attaquer.

- Ce sont des vrais ! cria Tom. Deux serpents ! Viens voir, Colin !

- Ils ne sont probablement pas venimeux, présuma Colin en s'approchant à son tour.

Les deux reptiles, menaçants, é mirent une sorte de sifflement en agitant leurs langues. Ils étaient très longs, minces, et leur tête était plus large que leurs corps.

- J'ai très peur des serpents, murmura Mic.

- T'en fais pas, ironisa Tom. Ils ont sûrement encore plus peur que toi !

Mais Mic n'était visiblement pas d'humeur à plaisanter.

- On devrait peut-être appeler Derek ? dit-il.

- Pas la peine, déclara Tom. On va de débrouiller nous-mêmes. N'est-ce pas, mon pote ?

Et il flanqua à Mic une grande claque dans le dos. Projeté en avant, celui-ci perdit l'équilibre et tomba sur le lit. Les deux serpents eurent un vif mouvement de tête et je vis l'un d'eux refermer ses crocs sur sa main.

Mic sauta sur ses pieds. D'abord il resta sans réaction. Puis il poussa un long cri. Deux gouttes de sang perlaient sur le dos de sa main droite et il les regardait, épouvanté.

- Il m'a mordu ! gémit-il.

- Je suis désolé, dit Tom en prenant Mic par les épaules. Je ne voulais pas ...

Mic respirait avec difficulté, comme si une boule d'angoisse s'était logée dans sa poitrine.

- Ça me fait mal, murmura-t-il.

Les serpents, enroulés au centre de la couchette, sifflaient en balançant leurs têtes.

- Il faut aller à l'infirmerie tout de suite, décida Tom. Je viens avec toi.

- Ce ... ce n'est pas la peine, bégaya Mic, blanc comme un linge. Je peux y aller tout seul.

Soutenant sa main blessée, il sortit en courant et la porte se referma derrière lui avec un bruit sec.

- Je n'ai pas voulu le faire tomber, s'écria Tom en se tournant vers nous. Je vous assure, je ne l'ai pas fait exprès !

Il avait l'air sincèrement désolé.

- Qu'est-ce qu'on va faire de... de ça ? demandai-je en désignant les serpents.

- Je vais aller chercher Derek, proposa Colin.

- Non, attends ! J'ai une idée. Regardez, dis-je, ils sont au milieu du lit, sur la couverture, d'accord ?

- Et alors ? fit Tom.

- Alors, expliquai-je, en attrapant les coins de la couverture, on peut les emprisonner et les jeter dehors ! Tom me lança un regard étonné :

- Pas bête ! J'aurais aimé y avoir pensé le premier. Allez, on y va, les gars !

- Une minute, protesta Colin. On risque de se faire mordre !

Je fixai les serpents et il me sembla qu'ils me défiaient du regard eux aussi.

- Ils ne pourront pas nous mordre à travers la couverture, affirmai-je.

- Pas sûr ! fit Colin.

- Si on fait vite, dis-je, ils n'auront pas le temps de réagir.

- J'aimerais bien savoir comment ils sont entrés ici, ces deux-là ! s'inquiéta Colin.

- Peut-être que ce camp grouille de serpents ! ricana Tom. Peut-être qu'on va tous en trouver dans nos lits !

- Bon, ça va ! dis-je, sans quitter les deux reptiles des yeux. On ne pourrait pas être sérieux deux minutes ? On essaie, oui ou non ?

- On essaie, approuva Tom.

Colin restait silencieux.

Désignant l'autre côté du lit, je décidai :

- Toi, Tom, tu prends ces coins-là. Moi je prends les autres. Je compte jusqu'à trois et on y va ! Toi, Colin, tu nous tiens la porte grande ouverte.

- Et si ça ne marche pas ? s'inquiéta Tom, soudain hésitant.

- Ça va marcher, affirmai-je, tentant de m'en persuader moi-même.

Sans quitter les serpents des yeux, j'approchai prudemment.

- Prêt ?

Mon cœur battait si fort que j'eus du mal à compter :

- Un, deux, trois !

En moins de trois secondes nous avons saisi les coins de la couverture et nous les avons rabattus, emprisonnant les bêtes, qui se mirent à sursauter furieusement.

- Ils n'aiment pas ça ! cria Tom tandis que nous sortions de la pièce en tenant à bout de bras le baluchon improvisé.

Après avoir couru à toute vitesse jusqu'aux arbustes qui bordaient notre camp, il ne nous restait plus qu'à balancer notre horrible paquet le plus loin possible, de toutes nos forces. Il s'ouvrit en tombant et les deux serpents disparurent aussitôt sous le couvert des buissons.

Tom et moi restions immobiles, le souffle court.

- On devrait peut-être récupérer la couverture de Mic, dis-je enfin.

- Ça m'étonnerait qu'il accepte de coucher dessous maintenant ! fit Tom avec une grimace de dégoût. Pourtant il alla la ramasser, la roula en boule et me la lança.

De retour au bungalow, je vis que Colin avait fini de faire son lit et qu'il était en train de ranger ses affaires dans son casier. Il se retourna en nous entendant entrer.

- Alors, demanda-t-il tranquillement, comment ça c'est passé ?

- Affreux ! On s'est fait mordre tous les deux ! s'écria Tom.

- Tu es le menteur le plus nul que je connaisse ! dit Colin en riant.

Et se tournant vers moi, il ajouta :

- Saluons notre héros !

— En tout cas, merci pour ton aide, fit Tom, sarcastique.

Colin s'apprêtait à répliquer quand la porte s'ouvrit.

Le long visage tacheté de Derek apparut :

- Qu'est-ce qui se passe ? grogna-t-il. Vous n'êtes pas encore installés ?

- On a eu un petit problème, répondit Tom.

- Où est votre copain, le petit gros ?

- Il s'est fait mordre par un serpent, dis-je.

- Il y avait deux serpents dans les couvertures, ajouta Tom.

Derek n'eut même pas l'air surpris. Écrasant d'un air indifférent un moustique sur son bras, il demanda :

- Et où est-ce qu'il est ?

- Il est allé à l'infirmierie, dis-je. Sa main saignait.

- Il est allé OÙ ?

- Il est allé à l'infirmierie.

Renversant la tête en arrière, Derek éclata de rire :

— À l'infirmierie ? Quelle infirmierie ?



À ce moment la porte s'ouvrit et Mic entra, tenant toujours sa main blessée.

- Il n'y a pas d'infirmierie ! lança-t-il, l'air affolé. Voyant notre moniteur, il tendit vers lui sa main tachée de sang :

- Derek, regarde !

Le grand escogriffe aux cheveux roux se pencha pour tirer de dessous sa couchette une petite valise noire :

- Je dois avoir des bandages là-dedans, fit-il en farfouillant.

Mic attendait, l'air désespéré. Des gouttes de sang s'écrasaient sur le plancher.

- Il n'y a pas d'infirmierie, répéta-t-il.

- Ici, répliqua Derek, quand on se blesse, on se débrouille !

- Il me semble que ma main a enflé, se plaignit Mic, la voix un peu tremblante.

Derek lui lança un rouleau de pansements :

- La salle de bain est dans le dernier bungalow, au bout de la rangée. Va laver ta main et bande-la. Et dépêche-toi, c'est bientôt l'heure du dîner.

Serrant le pansement dans sa main valide, Mic sortit précipitamment.

- Au fait, demanda Derek, comment avez-vous mis les serpents dehors ?

- On les a emprisonnés dans la couverture, expliqua Tom.

Et me désignant, il ajouta :

- Une idée d'Axel !

Derek me lança un regard intéressé :

- Pas mal, mon gars ! Tu as de l'astuce et du sang-froid !

- Je dois tenir ça de mes parents, dis-je. Ce sont des scientifiques. Ils partent souvent en mission pour plusieurs mois, dans des endroits sauvages encore inexplorés.

- Eh bien, on peut considérer le camp de la Pleine Lune comme un endroit plutôt sauvage, affirma Derek d'un ton étrangement sérieux. Je vous préviens, soyez prudents ! Il n'y a pas d'infirmerie ici. Et Oncle Al n'a pas l'intention de vous câliner !

Les saucisses qu'on nous servit ce soir-là étaient complètement carbonisées. Mais personne n'y prêta vraiment attention. J'en engloutis une bonne dizaine en moins de cinq minutes. Jamais je n'avais eu aussi faim de ma vie !

On avait allumé le feu de camp dans un large espace plat délimité par un cercle de pierres blanches. Non loin de là, on distinguait la ligne noire des arbres qui nous cachaient la rivière. À travers les branches, j'apercevais la lueur dansante d'un autre feu. C'était sans doute le camp des filles.

Je pensais à Vera et à Ella. Je me demandais si nous aurions parfois des activités en commun, si je pourrais les revoir.

Ce dîner autour du feu avait mis tout le monde de bonne humeur. Sauf Mic, qui avait du mal à manger avec sa main bandée. Elle était encore un peu enflée, mais il disait qu'elle ne lui faisait plus mal.

On repérait facilement les moniteurs à leurs tenues blanc et vert. Ils étaient huit, tous jeunes. Ils s'étaient mis un peu à l'écart pour le dîner, bavardant et plaisantant entre eux. Je fixai Derek un moment, mais pas une seule fois il ne se tourna vers nous. Je me demandais quel genre de type c'était. Était-il timide ? Ou bien la compagnie de garçons de notre âge lui déplaisait peut-être ?

Soudain, Oncle Al sauta sur ses pieds et nous fit signe de nous taire.

- Bienvenue au camp de la Pleine Lune, les p'tits gars ! lança-t-il. J'espère que vous êtes tous bien installés.

Il parlait vite, sans la moindre pause, comme s'il récitait le même discours pour la centième fois.

- Il vous faudra respecter le règlement du camp, continua-t-il. D'abord, extinction des lumières à neuf heures !

Des grognements de protestation parcoururent l'assemblée. Oncle Al continuait sans s'émouvoir : — Je sais ce que vous pensez. Vous vous imaginez que ce sera facile d'ignorer la règle et de sortir vous promener la nuit au bord de la rivière ! Autant vous prévenir tout de suite : ce genre de comportement ne sera pas admis. Sachez que nous avons les moyens de vous faire obéir !

Il fit une pause, le temps de s'éclaircir la gorge. Quelques garçons pouffaient en se poussant du coude. Tom rota bruyamment, ce qui les fit pouffer encore plus fort.

Oncle Al ne leur prêta aucune attention.

- Comme vous savez, le camp des filles est installé de l'autre côté de la rivière, continua-t-il en désignant la rangée d'arbres. On voit leur feu d'ici. Que ce soit bien clair : traverser la rivière, à la nage ou en canot, est strictement interdit.

Quelques bruyants soupirs de déception s'élevèrent, faisant rire tout le monde, même les moniteurs.

Mais Oncle Al resta imperturbable :

- Les bois alentours sont remplis d'ours d'une espèce particulièrement dangereuse. Ils viennent le soir à la rivière pour boire et se baigner. Ils sont parfois affamés.

La réaction ne se fit pas attendre. Autour du feu qui mourait doucement, quelques petits rigolos se mirent à imiter le grognement de l'ours tandis que d'autres faisaient semblant d'être terrifiés, poussant des cris aigus. Tout le monde éclata de rire.

- Vous rirez moins quand un ours enverra votre tête rouler à trois mètres d'un seul coup de patte, déclara Oncle Al, impassible.

Puis se tournant vers le groupe des moniteurs, il appela :

- Derek, Kurt, venez ici !

Tous deux sautèrent sur leurs pieds et vinrent rejoindre Oncle Al au centre du cercle.

- Montrez à ces jeunes hurluberlus la conduite à tenir en cas d'attaque par un ours.

Immédiatement, les deux moniteurs se laissèrent tomber à plat ventre, couvrant leur tête et leur nuque avec leurs mains.

- Voilà ce qu'il faut faire ! tonna Oncle Al. Vous vous allongez au sol, vous protégez votre crâne et votre nuque. Et surtout vous ne bougez plus ! Merci, les gars, vous pouvez vous relever.

Mettant mes mains en porte-voix pour me faire entendre, je criai :

- Est-ce que quelqu'un a déjà été attaqué ?

Oncle Al se tourna vers moi :

- Deux personnes l'an dernier, répondit-il.

Il y eut quelques exclamations.

- Ce n'était pas beau à voir, continua Oncle Al. Il est très difficile de s'obliger à rester absolument inerte sous les pattes d'un ours. Mais si vous ne le faites pas...

Il laissa le reste de la phrase en suspens, sans doute pour mieux nous permettre d'imaginer la scène. Je frissonnai. Je ne pouvais m'empêcher de me deman-

der ce que c'était que ce camp dans lequel papa et maman avaient cru bon de m'envoyer. J'avais très envie de les appeler pour leur raconter toutes les choses étranges qui nous étaient déjà arrivées.

Oncle Al attendit que le silence se rétablisse. Puis, désignant un monticule à l'extrémité du camp, il dit :

- Vous voyez cette cabane, là-bas ?

Dans les dernières lueurs du crépuscule, je distinguai une sorte de bungalow un peu moins grand que les autres. Il penchait bizarrement de côté, comme si le vent l'avait poussé dans la pente.

- Regardez-la bien ! tonna Oncle Al. On l'appelle la Cabane Interdite. On n'en parle pas et on ne s'en approche pas ? C'est clair ?

À nouveau, je frissonnai. Un étrange silence s'installa brusquement. On n'entendait plus que le craquement du feu et le bruit des bûches consumées s'effondrant au milieu des braises. Je sentis sur ma nuque la piquûre d'un moustique et j'abattis ma main pour l'écraser. Trop tard.

- Je répète, fit Oncle Al de la même voix tonnante. Ceci est la Cabane Interdite. Elle est fermée et des barres ont été posées sur la porte pour en condamner l'accès. Personne ne doit en approcher. Vous avez entendu ? Personne !

Des rires nerveux coururent dans l'assemblée.

- Pourquoi la Cabane Interdite est-elle interdite ? demanda une voix.

- On ne parle jamais de ça, j'ai bien dit jamais, répliqua Oncle Al sèchement.

Tom se pencha discrètement vers moi et me chuchota dans le creux de l'oreille :

- Nous, on ira voir ça de plus près !

Je le regardai, étonné :

- Tu rigoles, ou quoi ?

Mais il se contenta de sourire et ne dit plus rien.

Oncle Al termina son discours en nous souhaitant un bon séjour et en soulignant qu'il attendait de nous une participation enthousiaste.

- Dernier point du règlement, ajouta-t-il de sa voix sonore, vous devrez écrire à vos parents chaque jour, vous m'entendez ? Chaque jour ! Vous n'avez qu'à leur raconter toutes les activités passionnantes que le camp va vous offrir !

Je vis que Mic tenait de nouveau sa main blessée.

- Ça me lance ! fit-il.

- Derek a peut-être quelque chose à mettre dessus, dis-je. Viens, on va lui demander.

La veillée était terminée et Oncle Al nous envoya nous coucher. Par petits groupes, les garçons se dirigèrent vers leurs bungalows en s'étirant et en bâillant.

Je restai avec Mic dans l'espoir d'intercepter Derek. Je l'aperçus qui discutait avec les autres moniteurs. Il les dépassait tous d'une tête. Mic appela :

- Hé ! Derek !

Mais, le temps de traverser le groupe de garçons qui marchaient en sens inverse, Derek avait disparu.

- Il est peut-être allé au bungalow pour vérifier si on est bien en train de se coucher, suggérai-je.

- Allons voir, dit Mic d'une voix tendue.

Laissant derrière nous le feu mourant où seules des braises rougeoyaient encore, nous longeâmes la rangée de bungalows jusqu'au numéro quatre.

- Ma main me fait très mal, se plaignit Mic. Je t'assure, je n'essaie pas de faire des histoires. Elle est enflée et ça me lance. J'ai des frissons partout, je crois que j'ai de la fièvre.

- Derek saura sûrement quoi faire, dis-je d'une voix aussi rassurante que possible.

- Je l'espère ! souffla Mic.

C'est alors que les premiers hurlements retentirent. C'étaient des cris hideux, effrayants, comme ceux d'une bête à l'agonie, et pourtant trop humains pour provenir d'un animal, de longs cris dont les collines semblaient nous renvoyer l'écho.

Mic retint une exclamation et malgré l'obscurité, je lus la terreur sur son visage.

- Ces cris, murmura-t-il, on dirait qu'ils viennent de... de la Cabane Interdite !

Une minute après, nous faisons irruption dans notre bungalow.

- Où est Derek ? cria Mic à Tom et à Colin assis sur leurs couchettes.

- On ne l'a pas vu, répondit Colin.

- Mais où est-ce qu'il est ? Il faut le trouver, ma main me fait mal !

- Il ne va sûrement pas tarder, le rassura Tom.

Les étranges hurlements résonnèrent de nouveau.

- Vous entendez ? dis-je.

- Probablement une bête sauvage, dit Colin.

- Aucune bête ne crie comme ça ! insista Mic.

- Qu'est-ce que tu en sais ? demanda Colin. Tu connais toutes les bêtes du désert ?

- On les étudie en classe, répliqua Mic.

- Et celles qui nous ont attaqués, à notre arrivée, tu les avais étudiées en classe ? ricana Tom.

- Euh... non, avoua Mic. Celles-là, je ne sais vraiment pas ce que c'était.

Un autre long cri les interrompit. Soudain immobiles, nous écoutions.

- On n'aurait vraiment un cri humain, fit Tom, tout excité. C'est peut-être un malheureux prisonnier, enfermé dans la Cabane Interdite depuis des siècles et des siècles !

- Tu crois ? chuchota Mic, si terrifié que Tom et Colin éclatèrent de rire.

- Et qu'est-ce qu'on peut faire pour ma main ? reprit-il.

Il l'éleva devant nous. Elle était salement enflée.

- Va la passer sous l'eau fraîche, proposai-je.

Scrutant l'obscurité derrière la fenêtre, j'ajoutai :

- Derek va venir, ne t'inquiète pas. Il saura quoi faire pour la soigner.

- Je n'arrive pas à croire qu'il n'y ait pas d'infirmier dans ce camp, soupira Mic. Si mes parents avaient su, ils ne m'auraient sûrement pas envoyé ici !

- Oncle Al n'a pas l'intention de nous câliner ! ironisa Colin, reprenant les paroles de Derek.

Tom sauta sur ses pieds et se lança dans une hilarante imitation d'Oncle Al.

- Attention à la Cabane Interdite, gronda-t-il. On n'en parle pas, on ne s'en approche pas, compris ! On aurait vraiment dit la voix de notre directeur. Tout le monde éclata de rire, même Mic.

- Allons-y cette nuit ! s'exclama Tom en reprenant sa voix habituelle. Allons-y tout de suite !

Un nouveau hurlement s'éleva et sembla rouler le long de la pente pour se glisser par la fenêtre de notre

bungalow. Pas de doute, cela venait bien de la Cabane Interdite.

- Je... je pense qu'il vaut mieux ne pas y aller, dit Mic d'une voix hésitante.

Puis il ajouta :

- Je sors, je vais passer ma main sous l'eau.

La porte se referma derrière lui.

- Il a peur, railla Tom.

- Je ne suis pas très rassuré non plus, avouai-je.

Tom et Colin se mirent à rire :

- Dans tous les camps de vacances, il y a un truc du genre cabane interdite, expliqua Colin. C'est une blague connue.

- Tous les directeurs adorent flanquer la trouille à leurs campeurs. Ça les amuse ! renchérit Tom.

Il gonfla sa poitrine et nous refit son numéro :

- Ne sortez jamais la nuit après l'extinction des lumières, sinon, personne ne vous reverra jamais ! tonna-t-il, imitant presque à la perfection la voix de stentor d'Oncle Al.

Puis il éclata de rire :

- Il n'y a rien du tout dans la Cabane Interdite. Elle est vide. C'est une blague qu'on raconte, comme les histoires de fantômes.

- Comment tu le sais ? demandai-je en m'asseyant sur la couchette de Mic. Tu as déjà passé des vacances dans ce camp ?

- Non, jamais, répondit Colin. C'est même la première fois que je viens dans un camp. Mais tous mes copains m'ont raconté des histoires de ce genre.

Il retira ses lunettes-miroirs, et pour la première fois je vis ses yeux, des yeux très bleus, ronds et brillants comme des billes.

Une sonnerie de trompe retentit soudain, sur une seule note triste et prolongée.

- Ça doit être le signal pour l'extinction des lumières, dis-je en bâillant.

J'enlevai mes chaussures. J'étais bien trop fatigué pour aller me laver et je me demandais même si j'aurais le courage d'enfiler mon pyjama !

- Allez, s'exclama Tom, on va faire un tour à la Cabane Interdite ! Il faut qu'on soit les premiers à l'explorer !

- Je suis vanné, dis-je, bâillant de nouveau. Allez-y sans moi, les gars.

- Moi aussi, je suis vanné, soupira Colin. Si on y allait plutôt demain ?

Tom fit une grimace de déception.

- On n'a qu'à y aller demain, insista Colin.

Il balança ses chaussures sous son lit et se pencha pour enlever ses chaussettes.

- Je ne ferais pas ça si j'étais vous ! lança une voix qui nous fit sursauter.

Derek était dehors, debout dans l'obscurité, et nous observait par la fenêtre ouverte.

- Si j'étais vous, reprit-il en grimaçant dans un drôle de sourire, j'écouterai les recommandations d'Oncle Al.

Depuis combien de temps était-il là, dans l'ombre, à nous écouter ? Est-ce qu'il nous espionnait ?

La porte s'ouvrit et Derek entra. Il ne souriait plus.

- Oncle Al n'a pas l'habitude de plaisanter, déclara-t-il d'un ton étrangement sérieux.

- Tu parles, Charles ! répliqua Colin.

Il grimpa sur sa couchette et se fourra sous les couvertures.

- Si jamais on sort après l'extinction des feux, le fantôme du camp nous emportera ! ironisa Tom.

- Il n'y a pas de fantôme, dit Derek d'une voix douce. Mais il y a Sabre.

Il ouvrit son casier et se mit à chercher quelque chose à l'intérieur.

- Sabre ? Qui est Sabre ? demandai-je, soudain parfaitement réveillé.

- Sabre est une... créature, répondit Derek.

- Sabre est un monstre aux yeux rouges qui croque un campeur toutes les nuits ! gronda comiquement Tom.

Puis il ajouta en me regardant :

- Sabre n'existe pas, Axel ! Tu vois bien que Derek est en train de nous mener en bateau avec ses vieilles histoires du camp de la Pleine Lune !

Derek se retourna, fixant Tom :

- Je ne vous mène pas en bateau, comme tu dis, fit-il à voix basse. J'essaie de vous protéger, pas de vous faire peur.

- Alors, Sabre, qu'est-ce que c'est ? insistai-je.

Derek avait sorti un pull de son casier. Il répondit en l'enfilant :

- Vous n'avez pas besoin de le savoir.

- Allez, dis-le-nous, suppliai-je.

- Je n'ai qu'une seule chose à vous dire, les gars, fit Derek d'une voix calme. Sabre vous arrachera le cœur.

- Ouais, on te croit, ricana Tom.

- Je parle sérieusement, s'emporta Derek. Ce n'est pas une blague !

Il tira brutalement sur son pull pour enfiler une manche et ajouta, l'air furieux :

- Et si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à sortir cette nuit ! Allez-y, sortez ! Sabre n'attend que ça !

Il se débattit un instant avec sa deuxième manche, puis il nous lança un dernier avertissement :

- Mais avant, laissez-moi un mot avec votre adresse, que je sache où faire renvoyer vos affaires !



Le lendemain matin, je me réveillai très tôt. Le soleil venait à peine de surgir du fond de l'horizon et l'air était encore humide et frisquet. J'entendais les oiseaux gazouiller, ça me rappelait la maison.

Je me levai et, tout en m'étirant, je pensai à papa et maman. J'aurais voulu leur téléphoner du camp. J'avais besoin d'entendre leur voix. Mais on n'était que le deuxième jour. De quoi aurais-je l'air si j'appelais mes parents dès le deuxième jour ?

Heureusement, je n'eus pas le temps de m'abandonner à la nostalgie. À peine habillé, je courus avec les autres jusqu'au bâtiment sur la butte, qui servait à la fois de réfectoire, de salle de spectacle et de lieu de réunion.

Des rangées de tables et de bancs nous attendaient au centre de l'immense pièce. Les planchers, les murs et les poutres du plafond étaient tous taillés dans le même bois rougeâtre. Curieusement, il n'y avait pas de fenêtre, si bien qu'on avait l'impression de péné-

trer dans une profonde caverne. Nos cris et nos rires rebondissaient en écho contre les parois de bois, se mêlant au claquement métallique des plats et des couverts. Mic me cria quelque chose du bout de la table, mais avec ce raffut je ne pus saisir un seul mot. Évidemment, il y en avait qui se plaignaient de la nourriture. Moi, je n'avais jamais eu autant à manger au petit déjeuner. Mais jamais je ne m'étais senti non plus autant d'appétit ; aussi, je dévorai.

On nous divisa ensuite en équipes pour les activités de la matinée.

Il commençait déjà à faire chaud. Tout le monde riait, chahutait.

Derek et deux autres moniteurs, clignant des yeux à cause du soleil, vinrent nous prendre en charge. La première équipe se dirigea vers la rivière pour aller se baigner.

Je ne pus m'empêcher de grommeler :

- Il y en a qui ont de la chance !

J'avais une de ces envies de piquer une tête dans l'eau fraîche ! Et il me tardait de voir à quoi ressemblait cette rivière.

Comme j'attendais l'appel de mon nom pour me joindre à un des groupes, je remarquai sur un mur, à l'angle du bâtiment, un téléphone à pièces. L'image de mes parents surgit comme un flash dans ma tête. « Je vais peut-être les appeler tout à l'heure, après tout », me dis-je. Je ne me sentais pas le courage d'attendre plus longtemps pour leur raconter nos aventures, leur décrire le camp et mes nouveaux copains.

- Okay, les p'tits gars ! lança Derek à mon groupe. Prenez les battes et les balles. On va au terrain de jeu et on se paie une sacrée partie !

Nous étions une douzaine, dont Tom, Colin, Mic et moi, à suivre Derek au pas de course vers un large pré en contrebas, couvert d'une herbe rase.

J'accélérai l'allure pour rattraper Derek, qui courait à toute vitesse ; à croire que sa vie en dépendait. J'eus beaucoup de mal à me maintenir à sa hauteur.

- Est-ce qu'on ira à la rivière après ? demandai-je, tout essoufflé.

- Oui, dit-il, sans même ralentir. Car après cette partie, vous aurez besoin d'un bon bain, ça, je vous le promets !

Arrivé dans le pré, Derek nous divisa en deux équipes de six, les Rouges et les Bleus. Mic s'avança, levant sa main bandée :

- Je... je ne pense pas pouvoir jouer, avec ma main, bégaya-t-il.

- Ça va, Mic, fais pas le bébé ! répliqua Derek.

- Mais j'ai vraiment mal, insista Mic. Ça m'élance jusqu'en haut du bras ! Et regarde, ma main est tout enflée !

- Bon , soupira Derek. Va t'asseoir à l'ombre, je prendrai ta place dans l'équipe des Bleus.

- Est-ce que je peux pas avoir un médicament ou quelque chose comme ça ? demanda plaintivement Mic. Le pauvre, il faisait vraiment pitié.

- Va t'asseoir, Mic, répéta Derek. On s'occupera de ta main plus tard.

Et, se détournant, il donna un coup de sifflet pour annoncer le début de la partie.

Au bout d'un moment, j'oubliai Mic. On s'amusait bien. La plupart des garçons étaient de très bons joueurs, bien meilleurs que les copains avec qui j'avais l'habitude de jouer à la sortie de l'école.

Derek était un joueur exceptionnel. Je n'avais jamais vu quelqu'un envoyer une balle aussi loin et aussi haut, ni courir aussi vite, ses longues jambes se déployant avec une force étonnante. Notre équipe, les Bleus, mena rapidement douze à six grâce à lui. Il commençait à faire très chaud et nous étions tous en sueur. J'attendais avec impatience le moment d'aller à la rivière.

Colin était dans l'équipe des Rouges. Il était le seul à ne pas avoir l'air de s'amuser. Je constatai qu'il n'était pas très athlétique. Il avait de longs bras maigres et ne savait pas courir. Plusieurs fois, je le vis se disputer avec l'un ou l'autre joueur, contestant des points. Finalement, il s'en prit à Derek à propos d'une balle sortie du champ. Il s'envoyèrent mutuellement quelques noms d'oiseaux à la tête, bref, la dispute classique, comme on en entend sur tous les terrains de sport.

Finalement, Derek cria à Colin de la fermer et siffla le coup d'envoi d'une nouvelle partie. Colin reprit sa place en grommelant et le jeu reprit.

J'avais déjà oublié cet incident quand il se passa une chose étrange qui me laissa une désagréable impression de malaise.

C'était au tour de Colin de frapper la balle. Il l'envoya assez haut, mais pas très loin.

Je me mis à courir en même temps que Derek, mais il fut plus rapide que moi. Il laissa la balle rebondir et leva sa batte.

Je remarquai alors une curieuse expression sur son visage, c'était presque... oui, de la haine. Il frappa la balle de toutes ses forces, et elle heurta de plein fouet la tête de Colin.

On entendit un craquement. Les lunettes de Colin volèrent.

Il poussa un cri bref. Puis il tomba comme une masse, face contre terre, et ne bougea plus. La balle rebondit et roula doucement dans l'herbe.

L'expression de Derek changea aussitôt. Il ouvrit de grands yeux incrédules, puis il s'élança en criant :

- Ma batte a glissé ! Je ne voulais pas !

Je savais qu'il mentait. J'avais vu cette lueur de haine dans ses yeux au moment où il frappait la balle. Je me laissai tomber à genoux, regardant Derek courir vers Colin. J'avais envie de vomir, tout à coup.

- Ma batte a glissé, répétait Derek, elle a glissé !

Et moi, je pensais : « Menteur, menteur, menteur ! »

Je me forçai à me relever pour rejoindre le cercle qui s'était formé autour de Colin.

Il avait ouvert les yeux, mais il semblait ne rien voir et il marmonnait des mots incompréhensibles.

- Écartez-vous, ordonna Derek. Laissez-lui de l'air !
Puis, se penchant vers Colin, il murmura :

- Ma batte a glissé. Je suis désolé, je suis vraiment désolé.

Colin poussa un grognement et ferma les yeux.

- Aidez-moi à le transporter, ordonna Derek à deux garçons de l'équipe des Rouges. Les autres, allez prendre vos maillots de bain. Le moniteur vous attend au bord de la rivière.

Je regardai Derek soulever Colin par les épaules, tandis que les deux autres le prenaient par les jambes. Je revoyais cette expression de haine sur son visage quand il avait levé sa batte. Il l'avait fait exprès, j'en étais sûr.

Je vis Mic s'élancer derrière eux. Il se mit à courir à côté de Derek, tenant sa main levée.

- Est-ce que je peux venir avec vous ? supplia-t-il. Il faut que quelqu'un s'occupe de ma main. J'ai vraiment trop mal, Derek ! Laisse-moi venir !

J'entendis Derek répondre brièvement :

- D'accord, amène-toi.

Je me sentis un peu soulagé. On allait enfin s'occuper de cette morsure de serpent.

Mais, tout de même, rien de tout cela n'aurait dû arriver. Ce n'était pas normal. Il se passait des choses bizarres dans ce camp, vraiment bizarres.

Comment aurais-je pu deviner que tout cela n'était qu'un avant-goût de l'horreur qui se préparait ?



Cet après-midi-là, j'écrivis à mes parents. Mais je ne me sentais pas dans mon assiette. Je n'arrivais pas à oublier l'expression du visage de Derek quand il avait envoyé la balle dans la tête de Colin.

Je décidai de tout raconter dans ma lettre. Je parlai aussi de cette absence bizarre d'infirmerie et même de la Cabane Interdite.

Près de moi, Tom rédigeait son courrier, lui aussi. Il avait attrapé un sacré coup de soleil. Ses joues et son front étaient rouge vif. Il leva la tête et me lança, désignant d'un geste du bras l'intérieur déserté de notre bungalow :

- On tombe comme des mouches ici ! En voilà déjà deux d'éliminés !

- Oui, approuvai-je, pensif. J'espère que Colin et Mic vont bien.

Puis je lâchai brusquement :

- Derek l'a fait exprès.

- Quoi ?

- Je l'ai vu. Il a envoyé exprès sa balle dans la tête de Colin.

Ma voix tremblait. Je n'avais pas prévu de dire ça, mais maintenant, j'étais soulagé de l'avoir fait. Je me sentais soudain un peu moins seul.

Ce sentiment ne dura pas, car Tom, visiblement, ne m'avait pas cru.

- C'est impossible, dit-il. Derek est notre moniteur. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Sa batte a glissé et il a manqué son coup, c'est tout.

J'allais répliquer quand la porte s'ouvrit, laissant passer Colin accompagné de Derek.

- Alors, Colin, ça va ? m'exclamai-je.

Tom et moi, nous avons sauté sur nos pieds.

- Ça peut aller, répondit Colin avec un sourire qui me parut forcé.

J'aurais voulu en lire plus dans ses yeux, mais il les avait dissimulés de nouveau derrière ses éternelles lunettes-miroirs.

- Il est encore un peu sonné, mais ça va, dit Derek en prenant chaleureusement Colin par les épaules.

- J'ai l'impression de voir double, blagua Colin. Ce bungalow me paraît bondé. Vous n'êtes pourtant bien que deux, ici, non ?

Je ris, et Tom aussi. Mais c'était un petit rire gêné. Derek aida Colin à s'étendre sur sa couchette, affirmant d'une voix qui se voulait rassurante :

- Il sera tout à fait sur pied d'ici un jour ou deux, vous verrez.

- Ouais, ouais, renchérit Colin. Je n'ai déjà presque plus mal à la tête.

- Tu as vu un docteur ? demandai-je.

- Non, c'est Oncle Al qui m'a examiné. Il a dit que ce n'était rien.

Je jetai un regard suspicieux à Derek, mais il me tournait le dos, cherchant quelque chose dans le sac de grosse toile qu'il gardait sous son lit.

Tom demanda soudain :

- Et Mic ? Comment va sa main ?

- Ça va, répondit Derek sans se retourner.

- Où est-il ? m'inquiétai-je.

Derek haussa les épaules :

- Il est encore là-bas, je suppose.

- Mais il va revenir ? insistai-je.

Derek repoussa le sac sous son lit et se releva.

- Vous avez fini d'écrire vos lettres ? demanda-t-il.

Alors, dépêchez-vous de vous changer pour le dîner. Vous déposerez votre courrier sur la table à l'entrée du réfectoire.

Il se dirigea vers la porte en ajoutant :

- Et n'oubliez pas, cette nuit, on dort sous la tente !

Tout le monde grogna et Tom résuma l'avis général :

- La barbe ! Il fait si froid ici la nuit !

Mais Derek s'éloignait déjà, comme s'il n'avait pas entendu.

Tom courut derrière lui :

- Dis, tu n'aurais pas de la crème ou quelque chose comme ça à mettre sur mes coups de soleil ?

- Non, répondit brièvement Derek.

Et il poursuivit son chemin.

Soutenu par Tom et moi, Colin réussit à marcher jusqu'au réfectoire. Sa vision était encore floue et son mal de tête avait empiré.

Le repas qu'on nous servit n'était guère fameux, mais j'avais si faim que je n'y fis pas attention. Colin, lui, se contenta d'écraser pensivement ses légumes dans la sauce grise. Il était visiblement incapable d'avaler quoi que ce soit.

La grande salle était toujours aussi bruyante. Les moniteurs en vert et blanc dînaient à la même table, dans le coin le plus éloigné, nous ignorant complètement.

Une rumeur courut dans nos rangs comme quoi on passerait la soirée à apprendre des chansons autour du feu de camp. Tout le monde se mit à grogner et à rouspéter.

Vers le milieu du repas, Tom commença à chahuter avec son voisin de table, un certain Igor. Ce qui devait arriver arriva, la cruche remplie de jus de fruit se renversa, inondant ma chemise et mon pantalon.

- Hé ! criai-je en me levant d'un bond, vous ne pouvez pas faire attention ?

- Les gars, Axel a eu un petit accident ! cria Igor. Et tout le monde éclata de rire.

- Je crois bien qu'il a mouillé son pantalon ! renchérit Tom.

Les rires redoublèrent. Quelqu'un me jeta une boulette de pain qui atterrit dans mon assiette, déclenchant aussitôt une bagarre générale. Cette fois, deux

moniteurs finirent tout de même par se lever pour intervenir.

Il ne me restait qu'à retourner au bungalow et changer de vêtements. Je courus aussi vite que possible. car j'avais l'intention d'être de retour à temps pour le dessert. J'ouvris la porte à la volée, me précipitai pour prendre des affaires dans mon casier. Alors je poussai une exclamation de surprise : il était vide !
- Qu'est-ce qui s'est passé ? m'écriai-je. Qui a pris mes...

Je réalisai soudain alors que je m'étais simplement trompé de casier. C'était celui de Mic.

Je restai plusieurs secondes immobile, comme fasciné par ce casier vide. Puis je regardai sous les lits pour voir si le sac de Mic y était encore. Il n'y était pas. Mic était parti. Il ne reviendrait pas.

J'étais si bouleversé par cette découverte que je retournai au réfectoire sans même avoir changé de vêtements.

Tout essoufflé, je courus droit à la table des moniteurs et interpellai Derek :

- Mic est parti ! Est-ce qu'on l'a renvoyé chez lui ? Derek ne tourna même pas la tête. Il était en train de plaisanter avec un gros lourdaud au visage grassouillet.

Je le saisis par le bras :

— Écoute-moi ! criai-je. Mic est parti !

Derek me lança un regard ennuyé :

- Retourne à ta place, Axel, tu veux ? Cette table est réservée aux moniteurs.

- Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? insistai-je. Ses affaires ont disparu. Est-ce qu'il va bien ?

- Comment veux-tu que je le sache ! s'exclama Derek, impatienté.

Mais je voulais avoir une réponse :

- On l'a renvoyé chez lui ? C'est ça ?

- Probablement, fit-il en haussant les épaules.

Puis, examinant mes vêtements, il ajouta :

- Tu as renversé quelque chose ?

Mon cœur battait si fort que j'avais du mal à reprendre mon souffle. Je lâchai encore, d'une voix vaincue :

- Tu ne sais vraiment pas où est Mic ?

- Ne t'en fais pas, on s'est sûrement occupé de lui, dit Derek.

Et il se tourna à nouveau vers le gros moniteur au visage rond qui lança :

- Il est sans doute allé à la rivière, piquer une tête !

La tablée des moniteurs éclata de rire. Je ne trouvais pas ça drôle du tout, mais je n'avais vraiment plus qu'à retourner à ma place.

« Ces moniteurs, ils n'ont vraiment pas l'air de s'intéresser à nous », pensai-je. Je me sentais affreusement mal à l'aise. Je fus incapable d'avalier l'espèce de gâteau pâteux qu'on nous servit pour le dessert.

Je racontai à Colin et à Tom que Mic avait disparu, avec ses affaires, et que les moniteurs prétendaient ne pas savoir ce qu'il était devenu. Mais cela n'eut pas l'air de les étonner.

-Oncle Al l'a probablement renvoyé chez lui à cause de sa main, dit Tom en mordant dans son gâteau avec appétit. Elle était bien enflée.

- Mais pourquoi Derek ne veut rien dire ? C'est notre moniteur, il doit tout de même être au courant, non ?

J'avais l'impression d'avoir avalé des pierres, tant mon estomac était lourd.

- Tu sais, les moniteurs, ce sont de drôles de types, lâcha Colin qui aplatissait consciencieusement son dessert à coups de cuillère sans en goûter une miette. Je me tus, découragé. Personne, visiblement, ne se souciait plus de Mic.

Après le dîner, Oncle Al nous fit un petit discours sur les charmes d'une nuit sous la tente.

- Faites simplement attention aux ours ! lança-t-il pour terminer, en guise de plaisanterie.

Du moins, j'espérai que c'en était une.

Il fallut ensuite répéter les chansons autour du feu de camp jusqu'à ce que tout le monde les sache. Je n'avais vraiment pas le cœur à chanter, mais Tom et Igor se mirent peu à peu à transformer les paroles des chansons en y glissant tous les gros mots qu'ils connaissaient. Et je finis par rire et chanter avec les autres sur ces textes improvisés.

Puis, la soirée terminée, on se dirigea vers les tentes qui avaient été dressées dans le pré en bas de la colline. C'était une belle nuit fraîche, pleine d'étoiles clignotant dans un ciel noir et pourpre.

Je soutenais Colin en descendant jusqu'en bas de la

pente. Il se sentait encore très faible et sa tête lui faisait mal. Tom et Igor marchaient devant nous en se donnant des coups d'épaule, tanguant à droite et à gauche et rigolant comme des gamins.

Soudain Tom se tourna vers nous et chuchota sur un ton de conspirateur :

- Cette nuit, c'est LA nuit !

- Hein ? dis-je. Quelle nuit ?

- Chut ! fit-il en levant un doigt devant sa bouche. Cette nuit, quand tout le monde dormira, Igor et moi, nous irons voir de plus près la Cabane Interdite ! Vous venez avec nous ?

Colin secoua tristement la tête :

- Je ne pense pas que je pourrai, Tom.

- Et toi, Axel ? Tu viens ?



- Je... je vais plutôt rester avec Colin, dis-je.

J'entendis Igor marmonner que j'étais une poule mouillée. Tom avait l'air déçu.

- Tu vas manquer quelque chose ! protesta-t-il.

— Non, je t'assure, je suis fatigué, murmurai-je.

C'était vrai. Cette journée avait été épuisante, et j'avais mal partout.

Tout le long du chemin, Tom et Igor ne cessèrent de chuchoter avec des airs de conspirateurs sans plus s'occuper de nous.

Au pied de la colline, là où les tentes étaient alignées, je m'arrêtai un instant pour regarder la Cabane Interdite. Il me semblait qu'elle se penchait vers moi sous la froide lumière des étoiles.

Je tendis l'oreille, attendant que s'élève à nouveau l'étrange hurlement que nous avions entendu la nuit précédente. Mais ce soir-là, il n'y avait que le silence.

Je pénétrai dans notre tente à quatre pattes et me laiss-

sai tomber sur mon sac de couchage. Le sol était affreusement dur. Cette nuit allait me paraître longue...

Tom et Colin bataillaient pour installer leurs sacs de couchage au fond de la tente.

- Ça fait drôle d'être ici sans Mic, dis-je, pris d'un brusque frisson.

- Comme ça, on sera un peu moins serrés ! répliqua Tom d'un ton indifférent.

Il avait rampé jusqu'à l'entrée de la tente et tenait le pan de toile ouvert, les yeux fixés sur l'obscurité du dehors.

Une fois de plus, Derek avait disparu. Colin s'allongea en soupirant. Il ne se sentait visiblement pas bien.

Je me glissai dans mon sac de couchage, me tournant et me retournant pour chercher une position à peu près confortable. J'avais vraiment envie de dormir, mais je savais bien que je ne trouverais pas le sommeil avant que Tom et Igor ne reviennent de leur expédition nocturne.

Les minutes passèrent lentement. Dehors, il faisait froid, mais, sous la tente, l'air était tiède et moite. Les yeux grands ouverts, je fixai la paroi de toile au-dessus de ma tête. Un insecte l'escaladait sans bruit. Je le chassai d'un revers de main.

Tom parlait à voix basse derrière moi et Colin ricana nerveusement, mais je n'arrivais pas à saisir un seul mot de leur conversation. Puis j'ai dû m'assoupir.

Un chuchotement persistant finit par m'éveiller. Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que Tom et Igor s'appêtaient à sortir.

- Souhaitez-nous bonne chance ! souffla Tom.

- Bonne chance, dis-je d'une voix ensommeillée.

Ils écartèrent le pan de toile et, l'espace d'un instant, j'eus la vision d'un carré de ciel sombre piqueté d'étoiles. Puis tout retomba dans l'obscurité.

Sous la tente, la température avait nettement baissé. Je frissonnai.

- Si on retournait au bungalow ? chuchotai-je à Colin. J'ai froid, et le sol est dur comme de la pierre. Colin était d'accord. Je me levai et il me suivit sans bruit jusqu'à notre bon petit bungalow tiède et confortable. Une fois à l'intérieur, on resta un moment le nez collé à la vitre, guettant Tom et Igor.

- Ils vont se faire prendre, dis-je. C'est plus que sûr !

- Mais non, répondit Colin. Ils ne vont pas se faire prendre, mais ils ne trouveront rien d'intéressant non plus. Il n'y a rien à voir là-bas, rien qu'une vieille cabane vide.

J'ouvris la fenêtre pour écouter. Sur le camp endormi régnait un tel silence qu'on entendait distinctement Tom et Igor chuchoter quelque part. On entendait même le froissement de l'herbe sous leurs pas.

- Ils devraient faire moins de bruit ! grogna Colin.

Je scrutais l'obscurité, mais je ne distinguais rien.

- Il doivent être arrivés en haut de la colline maintenant, murmurai-je.

C'est alors que le premier cri déchira la nuit.

- Qu'est-ce que c'est ? m'écriai-je en reculant brusquement.

Un second cri s'éleva, encore plus terrifiant que le premier, un cri d'horreur, un cri d'agonie, suivi d'une sorte de rugissement, comme celui d'une bête en colère, une bête monstrueuse.

Alors j'entendis la voix de Tom :

- Au secours ! Aidez-nous, je vous en supplie !

Le cœur battant à tout rompre, je courus vers la porte. Les horribles cris encore dans mes oreilles, je m'élançai dans les ténèbres, sentant à peine le froid de l'herbe sous mes pieds nus.

- Tom, c'est toi ? Où es-tu ?

Je criais, j'appelais, mais ma voix était si petite et tremblante que je ne la reconnaissais même pas. Puis je vis une silhouette qui courait vers moi.

- Tom ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il tomba presque dans mes bras, le visage crispé d'horreur.

- Il... il a eu Igor ! lâcha-t-il, le souffle court.

- Qui ça ?

- Qui a eu Igor ? répéta Colin qui venait de surgir à son tour.

- Je... je ne sais pas. Un... un monstre. Il a mis Igor en pièces !

Tom eut une sorte de sanglot. Puis il regarda autour de lui, les yeux remplis d'effroi.

- Et... et s'il vient jusqu'ici ? S'il... s'il est derrière moi ?



Les jambes de Tom se déroberent et il s'affaissa comme une poupée de chiffon.

Je le saisis par les épaules et le tirai dans le bungalow. Colin claqua la porte derrière nous.

Tom revint lentement à lui, respirant par petites bouffées oppressées. Tous les trois, nous restions figés, l'oreille tendue.

Du dehors ne venait plus que le silence. Pas un bruit dans le camp, pas un mouvement. On n'entendait que le souffle saccadé de Tom et les battements de mon propre cœur.

Soudain, le hurlement de bête s'éleva encore, d'abord faible et lointain, puis tout proche, comme si le vent l'avait porté jusqu'à nous.

Parcouru par un frisson, je murmurai :

- C'est lui. C'est ce... Sabre !

- Ne le laissez pas me prendre ! hurla Tom, couvrant frénétiquement son visage de ses mains.

Il se laissa tomber sur ses genoux, se balançant d'avant en arrière, répétant comme une incantation :

- Ne le laissez pas me prendre, ne le laissez pas !

Je cherchai des yeux Colin, qui s'était appuyé contre le mur, le plus loin possible de la fenêtre :

- Il faut trouver Derek, dis-je. Il faut aller chercher de l'aide !

- Mais comment ? fit Colin d'une voix blanche.

- Ne le laissez pas me prendre ! gémissait Tom, recroquevillé sur lui-même. Il a eu Igor !

La peur me tordit brutalement l'estomac. Alors, tout cela n'était pas un cauchemar ? Igor avait vraiment été mis en pièces par une créature innommable ? J'avais encore ses cris dans l'oreille, des cris à vous glacer le sang. Personne d'autre ne les avait donc entendus ? Aucun autre campeur ? Aucun moniteur ?

Je tendais l'oreille, guettant des bruits de pas, des appels, une rumeur. Mais je ne percevais que le chuchotis des feuilles agitées par le vent.

Colin aidait Tom à s'allonger sur sa couchette.

- Où peut bien être Derek ? demanda-t-il.

Pour une fois, ses yeux n'étaient pas dissimulés derrière ses éternelles lunettes et je pus lire clairement la peur dans son regard.

- Où sont-ils tous ? repris-je, marchant nerveusement d'un bout à l'autre du bungalow. Où est Oncle Al, où sont les moniteurs ? Ce n'est pas possible qu'ils n'aient rien entendu ! Personne ne bouge ! Personne ne s'inquiète de nous !

Tom se redressa brusquement, le regard fixe, les yeux exorbités :

- Le monstre ! Il est là ! Il est derrière la fenêtre !



Terrifié, je tournai vivement la tête. Mais au-dehors il n'y avait que la nuit, trouée de pâles étoiles, et pas d'autre bruit que la crécelle ininterrompue des grillons. Pauvre Tom ! Il était dans un tel état de frayeur qu'il voyait des monstres partout.

Colin m'aida à lui retirer ses chaussures et à l'allonger sur sa couchette. Il fallut le recouvrir de trois couvertures pour qu'il cesse enfin de trembler. On avait bien envie d'aller chercher Derek ou n'importe qui d'autre. Mais ni Colin ni moi n'avions le courage de nous aventurer seuls dans l'obscurité.

Aucun de nous trois ne ferma l'oeil de la nuit. Le camp tout entier était plongé dans le silence. Derek ne se montra pas.

Juste avant l'aube, je sombrai finalement dans un étrange sommeil peuplé de cauchemars. Il me fallait courir de toutes mes forces pour échapper à je ne sais quelle horreur, et mes jambes refusaient de me porter.

Je m'éveillai soudain en sursaut, découvrant Colin penché au-dessus de moi, qui me secouait énergiquement :

- C'est l'heure du petit déjeuner, dit-il. Dépêche-toi, on va être en retard !

Je m'assis, tentant de reprendre mes esprits.

- Où est Derek ? demandai-je.

- Il n'a pas dormi ici, répondit Colin en désignant la couchette vide, impeccablement bordée.

- Il faut le trouver ! Il faut lui raconter ce qui s'est passé ! cria Tom qui partait déjà en courant, sans même prendre le temps de lacer ses chaussures.

Je les suivis, titubant et mal réveillé.

C'était un petit matin gris et froid. Le soleil tentait difficilement de percer à travers une épaisse couche de nuages.

À mi-chemin, je tournai avec crainte les yeux vers la Cabane Interdite, ne sachant trop si j'espérais ou non découvrir une trace de ce qui était arrivé cette nuit. Mais je ne vis rien. Aucun signe de lutte, pas la moindre flaque de sang, rien. L'herbe, haute et droite, semblait même n'avoir jamais été foulée à cet endroit.

Colin, qui avait suivi mon regard, murmura :

- C'est bizarre, tout de même.

- Viens, lui dis-je.

Je le pris pas le bras et l'entraînai vers le réfectoire. La salle était aussi animée que d'habitude. Les autres garçons riaient et chahutaient, tout semblait parfaitement normal.

En nous voyant arriver, certains nous interpellèrent. Mais nous fîmes le tour des tables sans leur prêter attention. Nous cherchions Igor.

Il n'était nulle part.

Une étrange appréhension me tordit l'estomac tandis que nous nous dirigions vers la table des moniteurs.

Derek leva la tête à notre approche.

- Qu'est-il arrivé à Igor ?

- Où étais-tu, cette nuit ?

- Igor a été attaqué ! Tu le sais ?

Nous avons parlé tous les trois en même temps, et Derek leva les mains pour nous faire signe de nous taire :

- Eh là, les gars, pas tous à la fois ! De quoi parlez-vous exactement ?

- Nous parlons d'Igor ! cria Tom, hors de lui. Une... une créature a bondi sur lui et... et...

Derek interrogea du regard les autres moniteurs qui semblaient aussi étonnés que lui.

- Une créature ? Quel genre de créature ?

- Un monstre a attaqué Igor ! cria Tom. Puis il m'a poursuivi et ...

Derek le fixait, incrédule :

- Mais de quoi parles-tu, Tom ?

Se tournant vers un grand costaud assis près de lui, un moniteur qui s'appelait Alban, il demanda :

- Tu as entendu quelque chose, toi ?

Alban secoua la tête.

- Cet Igor, c'est un garçon de ton groupe ?

- Non , fit Alban. Il n'est pas de mon groupe, je ne sais même pas qui c'est.

- Mais Derek..., insista Tom.

Derek l'interrompt :

- Il n'y a eu aucun rapport sur quoi que ce soit d'anormal cette nuit, dit-il. Si un campeur avait été attaqué par un ours, nous le saurions.

- D'ailleurs, ajouta Alban, nous n'avons rien entendu, pas de cris, pas d'appel au secours, rien.

- Moi, j'ai entendu des cris, dis-je.

- Nous avons entendu des cris tous les deux, renchérit Colin. Et nous avons vu Tom revenir en courant, complètement terrorisé.

- Alors pourquoi personne d'autre n'a rien entendu ? s'étonna Derek.

Puis, nous fixant d'un œil soupçonneux, il ajouta :

- Quand est-ce arrivé ? Et où ?

Tom devint rouge comme une tomate.

- C'était après l'extinction des feux, avoua-t-il. Igor et moi, nous sommes allés jusqu'à la Cabane Interdite et...

Alban lui coupa la parole :

- Tu es sûr que ce n'était pas un ours ? On nous a signalé des ours en amont de la rivière, hier après-midi.

- C'était un... je ne sais pas quoi ! balbutia Tom. Pas un ours !

- On vous avait pourtant bien interdit d'être dehors après l'extinction des feux ! rappela sévèrement Derek.

- Mais tu ne m'écoutes pas ! cria Tom, furieux. Je te dis qu'Igor a été attaqué ! Cette... chose a bondi sur lui et...

- On aurait entendu, dit Alban en secouant la tête.

-Évidemment, approuva Derek. Nous, les moniteurs, nous étions tous ici. Si quelqu'un avait crié au milieu de la nuit, on l'aurait forcément entendu.

- Mais, Derek, criai-je, tu n'as qu'à vérifier ! Igor n'est pas là ce matin, il n'est nulle part ! Tom ne raconte pas d'histoires ! Quelque chose est vraiment arrivé !

-D'accord, d'accord ! soupira Derek, levant les mains en signe d'apaisement. Je vais faire mon enquête auprès d'Oncle Al, d'accord ?

- Alors fais vite, supplia Tom. S'il te plaît !

- J'irai voir Oncle Al après le petit déjeuner, promet Derek. Je vous rejoindrai ensuite à la rivière pour vous dire ce qu'il en est.

-Après le petit déjeuner ? gémit Tom. Mais, Derek...

- Je demanderai tout à l'heure à Oncle Al, reprit Derek d'une voix ferme. Si quelque chose est arrivé cette nuit, il le saura.

Derek se remit à manger tranquillement, grommelant entre deux bouchées :

- À mon avis, vous avez fait un cauchemar ou quelque chose comme ça.

Tom semblait sur le point d'exploser :

- Ce n'était pas un cauchemar ! hurla-t-il. Tu te fiches de nous ou quoi ?

Autour des tables, derrière nous, les autres garçons s'étaient arrêtés de manger et nous fixaient, étonnés. Je tirai Tom par la manche pour l'entraîner vers notre banc. Mais il voulut absolument refaire le tour complet des tables, répétant :

- Igor n'est pas là ! Il ne peut pas être là, je le sais ! Effectivement, il n'y avait pas trace d'Igor.

Le soleil réussit enfin à percer les nuages comme nous arrivions au bord de la rivière pour la baignade. Le vent était encore frais. J'accrochai ma serviette à un buisson et avançai prudemment vers l'eau verte qui courait avec un léger clapotis.

- Elle n'a pas l'air super chaude ce matin, dis-je à Colin.

- Moi, soupira-t-il, je n'ai qu'une envie, c'est de retourner à la baraque et faire un bon somme !

Il ne souffrait plus de son coup à la tête, mais notre nuit agitée sans sommeil l'avait épuisé.

Quelques garçons avaient déjà sauté à l'eau et jouaient à s'éclabousser en criant que c'était glacé.

- Derek n'est pas encore là ? demanda Tom. Ses cheveux roux étaient tout emmêlés et des cernes sombres se creusaient sous ses yeux.

- Mais qu'est-ce qu'il fait ? gémit Colin. Il nous a pourtant promis de nous rejoindre ici !

- Je suis là !

Je sursautai en entendant la voix de Derek juste derrière moi. Il avait jailli des buissons comme un diable de sa boîte, portant un grand sac vert et blanc aux couleurs du camp.

- Alors ? interrogea avidement Tom. Qu'est-ce qu'il a dit, Oncle Al ? On a retrouvé Igor ?

Derek nous fixait d'un air étrangement grave.

- Oncle Al et moi, dit-il, nous avons passé au peigne fin les alentours de la Cabane Interdite. Il n'y avait aucune trace de lutte ou de quoi que ce soit.

- Mais il a eu Igor ! cria Tom. J'en suis sûr ! Je l'ai vu !

Derek secoua la tête.

-Encore une chose, ajouta-t-il doucement. Après cela, Oncle Al et moi nous sommes allés au bureau. Nous avons soigneusement vérifié la liste des campeurs. Il n'y a personne ici qui se prénomme Igor. Personne.

Tom poussa une exclamation et resta bouche bée. Tous les trois, nous fixions Derek, incrédules, digérant lentement le sens de ses paroles.

- C'est sûrement une erreur, reprit enfin Tom d'une voix mal assurée. Vous avez mal vérifié !

- Il n'y a jamais eu d'Igor ici, affirma Derek sans manifester la moindre émotion.

- Tu ne vas tout de même pas nous faire avaler ça ! s'écria Tom.

Mais Derek s'avavançait tranquillement vers la rivière. Sans même se retourner, il nous lança :

-Qu'est-ce que vous diriez d'un petit plongeon matinal, les gars ?

J'étais complètement estomaqué. Courant derrière lui, je l'interpellai :

- Mais enfin, que s'est-il passé cette nuit ? Tu dois bien savoir quelque chose, toi ?

Derek haussa les épaules :

- Je ne sais vraiment pas quoi penser. Je crois bien

que vous avez inventé cette histoire pour vous payer ma tête !

- Quoi ? explosa Tom. Alors, tu crois que c'est une blague, c'est ça ?

- Laissez tomber, les gars, soupira Derek. Allons plutôt nager un peu, d'accord ?

Tom ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais Derek était parti au pas de course. Nous le vîmes plonger la tête la première dans l'eau froide et s'éloigner du rivage dans un crawl impeccable.

- Pas question que je me baigne, grogna Tom. Je rentre au bungalow.

Le visage rouge, le menton tremblant, il semblait sur le point de fondre en larmes. Je le regardai faire demi-tour et partir en courant, coupant droit à travers les buissons.

- Hé ! Attends-moi ! cria Colin en s'élançant derrière lui.

Je restai là, indécis. J'aurais bien suivi Tom, moi aussi, mais j'avais le sentiment de ne rien pouvoir faire pour lui. Peut-être un bon bain froid me remettrait-il les idées en place ?

Je contemplai un moment les autres garçons qui s'éclaboussaient et chahutaient en poussant des cris. J'entendais Derek discuter avec un autre moniteur. Ils parlaient d'une course à organiser et n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la nage imposée.

Tout paraissait si simple, si normal.

Mais ce n'était qu'une apparence. Des questions bouillonnaient dans ma tête. Pourquoi tous ces évé-

nements bizarres ? Pourquoi avais-je eu cet obscur sentiment de malaise dès notre arrivée ? Pourquoi avais-je si peur maintenant ? Et surtout, pourquoi les autres campeurs paraissaient-ils ne rien remarquer ? Je secouai la tête, incapable de répondre à aucune de ces questions.

« Décidément, me dis-je, j'ai besoin d'un bain froid ! »

Mais au moment où je faisais un pas vers la rive, quelqu'un jaillit des buissons, juste derrière mon dos, et me saisit le bras.

Je voulus crier, mais une main vigoureuse se plaqua contre ma bouche, m'imposant brutalement le silence.

Pris par surprise, je perdis l'équilibre et m'écroulai au milieu des buissons.

« Si c'est une blague, pensai-je, elle n'est pas drôle ! »

Comme je me débattais de toutes mes forces, la main qui me fermait la bouche me lâcha enfin. Repoussant les feuillages qui m'aveuglaient, je réussis à faire face à mon assaillant.

- Vera !

- Chut ! fit-elle, un doigt sur la bouche.

Puis elle chuchota :

- Viens, rampons derrière ces buissons, sinon on va nous voir.

Je la suivis sans discuter. Elle portait un maillot bleu mouillé. Je remarquai que ses cheveux aussi étaient mouillés et gouttaient le long de ses épaules nues. Quand nous fûmes bien dissimulés derrière les feuilles, je chuchotai :

- Vera, qu'est-ce que tu fais là ?

Avant qu'elle puisse répondre, une autre silhouette en maillot de bain nous rejoignit sans bruit. C'était sa copine Ella.

- Nous avons traversé la rivière à la nage, fût celle-ci tout bas, repoussant d'un geste de la main ses boucles rousses. Nous t'avons attendu ici, cachées dans les buissons.

- Mais, balbutiai-je, c'est interdit ! Si quelqu'un vous avait vues ...

- Il fallait qu'on te parle ! m'interrompit Vera. Prudemment, elle releva la tête pour inspecter les alentours, puis se baissa à nouveau.

- On devait courir le risque ! reprit Ella.

- Mais... balbutiai-je, qu'est-ce qui se passe ? Un insecte rouge et noir escaladait mon épaule. Je le rejetai dans l'herbe d'un revers de main.

- Il se passe, murmura Ella, que ce camp des filles, c'est un vrai cauchemar !

- D'ailleurs, entre nous, on l'appelle le camp des cauchemars ! ajouta Vera. Il se passe des choses... des choses vraiment bizarres !

- Quoi par exemple ?

Non loin de nous, j'entendais les cris et les joyeux bruits d'éclaboussements annonçant que la course allait commencer. J'insistai :

- Quelles choses bizarres ?

- Des choses... qui font peur, répondit Ella, le visage tendu.

- Il y a des filles qui ont disparu, expliqua Vera. Personne ne sait ce qu'elles sont devenues.

- Et personne n'a l'air de s'en inquiéter ! ajouta Ella, frissonnante.

- Ça alors ! soufflai-je. Le même genre de choses est arrivé ici, au camp des garçons. Vous vous souvenez de Mic ?

Elles firent oui de la tête.

- Eh bien, Mic a disparu. On a enlevé ses affaires, et lui, on ne l'a pas revu.

— C'est incroyable ! murmura Ella. Chez nous, trois filles ont disparu.

- On nous a dit que l'une d'elles avait été attaquée par un ours, ajouta Vera.

- Et les deux autres ? demandai-je.

-Parties, répondit Vera. C'est tout ce qu'on nous a dit.

Derrière nous, on entendait des exclamations et des coups de sifflet. La course était finie. Une deuxième semblait sur le point de commencer. Le soleil était maintenant caché par de gros nuages et l'ombre envahissait les buissons.

Je racontai rapidement aux deux filles l'aventure de Tom et Igor à la Cabane Interdite et la mystérieuse disparition d'Igor. Elles m'écoutaient en silence.

- Il faut faire quelque chose, murmura enfin Vera.

-Il faut faire quelque chose ensemble, les filles et les garçons ! dit Ella avec conviction. Il faut s'organiser !

- Tu veux dire, nous échapper ? demandai-je.

Je n'étais pas bien sûr d'avoir compris. Elles approuvèrent de la tête.

- On ne peut pas rester ici ! fit Vera d'un air sombre. Des filles disparaissent et les monitrices font comme si rien ne s'était passé ! On dirait qu'elles veulent nous supprimer, l'une après l'autre !

- Avez-vous écrit à vos parents ? demandai-je.

- Bien sûr, répondit Vera. Mais on n'a pas encore eu de réponse.

Je me rendis compte soudain que moi non plus, je n'avais pas reçu de lettre de mes parents. Ils avaient pourtant promis d'écrire tous les jours !

- La semaine prochaine, dis-je, il y aura une journée de visite. Nos parents viendront. Alors nous pourrons tout leur raconter.

- Ce sera peut-être trop tard ! soupira Vera.

- On a toutes tellement peur ! gémit Ella. Ça fait deux nuits que je n'ai pas fermé l'œil. On entend des bruits épouvantables, comme des hurlements !

Des coups de sifflet retentirent, plus près cette fois. Les nageurs reprenaient pied sur la rive. La baignade du matin était terminée.

- Je... je ne sais pas quoi vous proposer, balbutiai-je. Faites très attention en retournant là-bas, ne vous faites pas prendre !

- Ne t'inquiète pas, dit Vera. On traversera la rivière à la nage dès que tout le monde sera parti. Mais il faut nous revoir, Axel. Il faut que tu amènes d'autres garçons. Si nous sommes assez nombreux, nous pourrons peut-être nous organiser ?

- On ne peut pas rester sans rien faire, murmura Ella. Il y a quelque chose de si bizarre dans ces camps !

Quelque chose de... maléfique.

- Je sais, dis-je. Mais il faut que je rejoigne les autres maintenant.

J'entendais les voix des garçons qui s'essuyaient et reprenaient leurs affaires juste derrière les buissons où nous étions dissimulés.

- On essayera d'être là demain à la même heure, dit Vera. Sois prudent, Axel !

- Vous aussi ! murmurai-je.

Je les regardai disparaître derrière l'épaisseur des feuillages. Je rejoignis discrètement la rive en rampant. Je pris le chemin du retour au galop. Je ne pouvais pas attendre plus longtemps pour raconter tout

ça à Tom et à Colin. J'avais peur et, en même temps, j'étais terriblement excité. Je pensais que Tom se sentirait peut-être un peu mieux quand il apprendrait que le même genre de choses se passait aussi de l'autre côté de la rivière, dans le camp des filles.

À mi-chemin, une idée m'arrêta. Au lieu de courir vers le bungalow, je me dirigeai vers le réfectoire. Je me souvins du téléphone que j'avais remarqué sur l'un des côtés du bâtiment.

« Je vais appeler papa et maman tout de suite, me dis-je. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? »

Oui, j'allais appeler mes parents et tout leur raconter. Et je leur demanderais de venir me chercher. Et ils pourraient emmener aussi Tom, et Colin, et Vera, et Ella !

Jetant un coup d'œil en arrière, je vis mon groupe se diriger vers le terrain de jeu. Je me demandai si on

avait remarqué mon absence. Mais Tom et Colin aussi manquaient. On s'était sans doute dit que nous étions ensemble. Et d'ailleurs, on semblait si peu se soucier des gens qui disparaissaient, dans ce camp ! Je repris ma course vers le réfectoire. L'idée d'appeler mes parents m'avait quelque peu réconforté. J'avais tellement besoin d'entendre leurs voix et de tout leur raconter !

Est-ce qu'ils me croiraient ? Bien sûr, ils me croiraient ! Mes parents me croient toujours ! Ils m'ont toujours fait confiance !

Comme j'approchais, je vis le téléphone, accroché au mur blanc. J'aurais voulu pouvoir voler jusque-là ! « Pourvu qu'ils soient à la maison ! » me dis-je, brusquement inquiet.

Il fallait qu'ils soient à la maison !

J'étais hors d'haleine quand j'atteignis le mur. Je me courbai en deux, les mains sur les genoux, attendant de reprendre mon souffle.

Puis je me redressai et soulevai le récepteur.

Je poussai un cri.

C'était un un faux téléphone, une simple forme en plastique moulé accrochée à un clou. Ça ressemblait à un téléphone, mais ça n'en était pas un.

« Ils ne veulent pas qu'on appelle à l'aide ! », pensai-je, pris d'un frisson. Il me sembla que mon cœur sombrait au fond de ma poitrine et je dus m'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Alors une ombre se dressa devant. Je levai les yeux. C'était Oncle Al.

- Qu'est-ce que tu fais là, Axel ?

Oncle Al portait son éternel short vert et son T-shirt blanc sans manches qui dégageait ses bras rouges et musclés. Il tenait un dossier brun rempli de papiers.

- Dans quel groupe devrais-tu être en ce moment ?

- Je... euh... je voulais passer un coup de fil, balbutiai-je. Je voulais appeler mes parents.

Lissant sa moustache du bout du doigt, il me dévisagea d'un œil soupçonneux :

—Vraiment ?

- Oui, je... j'avais juste envie de leur dire bonjour, expliquai-je. Mais le téléphone...

Oncle Al suivit mon regard.

- Ah oui, le téléphone ! fit-il avec un large sourire. Une bonne blague, hein ? On croirait un vrai ! Alors, tu t'es fait avoir ?

- Ben... oui, avouai-je, sentant une rougeur coupable envahir mes joues.

Je fis un effort pour le regarder en face :

- Où est le vrai téléphone ? demandai-je.

Son sourire s'effaça.

- Il n'y en a pas, fit-il sèchement. D'ailleurs, les campeurs n'ont pas l'autorisation de téléphoner. C'est le règlement.

Je restai sans voix. Oncle Al se radoucit :

- Tes parents te manquent ?

Je fis oui de la tête.

- E h bien, va donc leur écrire une longue lettre, reprit-il. Tu te sentiras mieux.

- Oui, dis-je, c'est une bonne idée.

Je savais bien qu'écrire une lettre ne suffirait pas à me rassurer. Mais je n'avais plus qu'une envie, m'éloigner d'Oncle Al.

Il feuilleta son dossier et demanda :

- Quelle activité as-tu en ce moment ?

- Je dois me rendre au terrain de jeu, je crois, répondis-je. Mais je... euh, je ne me sens pas très bien. Alors je...

- Et quand est-ce que tu fais la descente de rivière en canoë ? m'interrogea-t-il sans même m'écouter.

- L a descente de... en canoë ?

Je n'avais pas encore entendu parler de ça !

Oncle Al feuilletait toujours son dossier, à la recherche de la réponse.

- Ah, demain ! dit-il. Ton groupe est inscrit pour demain. Ça te fait plaisir, hein ?

Il abaissa ses yeux vers les miens.

- Je... je ne sais pas, dis-je. Je n'ai jamais fait de canoë.

- Tu vas voir, c'est fantastique ! s'écria-t-il avec enthousiasme. La rivière n'a l'air de rien, ici. Mais quelques kilomètres plus bas, il y a des rapides superbes !

Il me tapota paternellement l'épaule :

- Tu vas adorer ça, mon gars ! Tout le monde adore les parties de canoë !

- Super ! dis-je.

J'avais essayé de prendre un ton convaincu, mais je n'étais pas sûr d'y avoir réussi.

Oncle Al me fît au revoir en agitant son dossier et se dirigea vers son bureau à grandes enjambées. Je le regardai disparaître à l'angle du bâtiment, puis je descendis vers le bungalow.

Je trouvai Tom et Colin installés dehors, devant la porte. Colin avait enlevé son T-shirt et se laissait bronzer, les mains derrière la tête. Tom, assis en tailleur à côté de lui, arrachait nerveusement des poignées d'herbe.

- Entrons, dis-je en regardant autour de moi. J'ai des choses à vous dire.

Ils me suivirent dans le bungalow et je fermai la porte.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Colin en se laissant tomber sur une des couchettes. Il avait enlevé son foulard rouge et le tordait entre ses mains.

Je leur racontai ma conversation avec Vera et Ella. Mon récit les laissa stupéfaits.

- Elles ont traversé la rivière à la nage exprès pour te parler ? fit Tom.

- Oui. Elles pensent que nous devons tout faire pour nous échapper.

- Heureusement qu'elles ne se sont pas fait prendre ! soupira Tom. Elles seraient dans une drôle de panade !

- Nous sommes tous dans une drôle de panade ! repris-je. Il faut qu'on s'en aille de là !

- Dans une semaine, murmura Colin, pensif, c'est le jour des visites.

- Je vais écrire à mes parents tout de suite, m'écriai-je, tirant de dessous ma couchette le sac où je gardais mes stylos et mon papier à lettres. Je vais leur dire que je veux absolument repartir à la maison ce jour-là !

- Je vais faire la même chose, dit Tom, qui tambourinait nerveusement du bout des doigts sur le rebord de sa couchette.

- Moi aussi, déclara Colin. C'est trop... je veux dire... ce n'est pas normal, ce qui se passe ici !

- Vera et Ella avaient vraiment peur, dis-je.

- Moi aussi, j'ai peur, murmura Tom.

Je m'assis en tailleur au milieu du lit et commençai à écrire :

« Chers papa et maman, venez vite me chercher, je suis en danger ici. »

Je levai mon stylo et demandai :

- Dites, les gars, on vous a parlé de la descente de rivière en canoë prévue pour demain ?

Il me regardèrent, visiblement surpris.

- Eh ben ! s'exclama Colin. Une marche de dix kilo-

mètres cet après-midi, et demain une partie de canoë ? On va être frais !

Ce fut mon tour d'être surpris :

- Une marche ? Quelle marche ?

- On ne t'a pas prévenu ? demanda Tom.

- C'est Frank, tu sais, ce grand moniteur, celui qui porte toujours une casquette jaune, expliqua Colin. Il est venu nous dire qu'on partait pour une marche de dix kilomètres tout de suite après le déjeuner.

- Personne ne m'a rien dit, murmurai-je en mâchonnant le bout de mon stylo.

- Peut-être que tu n'es pas dans ce groupe-là, fit Tom.

- Tu n'a qu'à demander à Frank tout à l'heure, suggéra Colin. Peut-être qu'il ne t'a pas trouvé, mais que tu fais quand même partie du groupe.

- J'aime autant qu'il ne me trouve pas, grommelai-je. Une marche de dix kilomètres, par cette chaleur !

Colin haussa les épaules :

- Frank a dit que ce serait super !

Il ne cessait de nouer et dénouer son foulard rouge.

- Je n'ai qu'une envie, dis-je, c'est de partir d'ici ! Je me concentraï sur ma lettre, cherchant les mots justes pour décrire à mes parents les étranges événements survenus depuis notre arrivée, pour leur dire ma peur, pour les convaincre de venir me chercher et de m'emmener loin du camp de la Pleine Lune.

J'en étais à la terrible nuit où Tom et Igor avaient

décidé d'explorer la Cabane Interdite quand Derek fit irruption dans le bungalow :

- Eh bien, mes gars, on s'en fait pas ! s'exclama-t-il. Vous faites une compétition de sieste ?

- On souffle un peu, dit Tom.

Je glissai rapidement ma lettre sous mon oreiller. Je ne voulais pas que Derek la voie. Je n'avais aucune confiance dans ce type. Mais il avait surpris mon geste.

- Qu'est-ce que tu fais, Axel ? demanda-t-il en me lançant un regard soupçonneux.

- J'écris à mes parents, répondis-je de ma voix la plus ordinaire.

Un drôle de sourire apparut sur son visage :

- On s'ennuie de papa et maman, c'est ça ?

— Un peu, murmurai-je.

- Bon, c'est l'heure d'aller déjeuner, reprit-il. Grouillez-vous un peu !

On sauta de nos couchettes tous les trois en même temps.

- Tom et Colin, il paraît que vous faites une marche, cet après-midi ? reprit Derek. Petits veinards !

- Et moi ? demandai-je aussitôt. Tu sais si j'y vais aussi ?

- Non, pas aujourd'hui, répliqua-t-il.

- Tu es sûr ?

Mais il avait déjà passé la porte et ne me répondit pas.

Moqueur, je me tournai vers mes deux copains :

- Petits veinards ! fis-je sur le même ton que Derek.

Mais cela ne les fit pas rire.

Au déjeuner, on nous servit l'un de mes plats favoris, mais la viande avait goût de carton et je n'avais pas du tout d'appétit. Je n'arrêtais pas de penser à Vera et à Ella, aux risques qu'elles avaient courus pour venir me parler. Je me demandais si elles réussiraient à traverser de nouveau la rivière avant le jour des visites. À la fin du repas, Frank vint chercher Tom et Colin. Je lui demandai si je venais aussi, mais il me répondit que je n'étais pas sur la liste.

- Je ne peux emmener que deux garçons à la fois, m'expliqua-t-il. C'est une marche en montagne, tu comprends, et il y a des passages difficiles.

- Des passages difficiles ? s'écria Tom en se levant brusquement.

Frank eut un large sourire :

- T'es un p'tit gars costaud, Tom ! T'en fais pas, tout se passera bien !

Je les regardai sortir du réfectoire tous les trois. Notre table était presque vide à présent. Les uns et les autres partaient pour leurs différentes activités. Je repoussai mon plateau et me levai à mon tour. Je voulais retourner tout de suite au bungalow pour finir ma lettre. Mais je n'avais pas fait trois pas qu'une main s'abattit sur mon épaule. Je me retournai. C'était Derek.

- Tournoi de tennis ! dit-il.

- Quoi ?

- Axel, tu défends les couleurs du bungalow quatre ! Tu n'as pas regardé le tableau d'activités ?

- Mais, protestai-je, je suis nul au tennis !

- Tout le monde compte sur toi, répliqua Derek. Va chercher une raquette et rapplique sur le court. On commence dans dix minutes !

Je passai donc l'après-midi à jouer au tennis. Au début, je réussis à battre un jeune garçon qui était encore plus nul que moi. Tout le reste du temps, je me fis battre à plate couture. À la fin de la journée, j'étais rompu de fatigue. J'allai me rafraîchir un peu, puis je retournai au bungalow pour me changer et finir ma lettre.

L'heure du dîner approchait, et Tom et Colin n'étaient toujours pas rentrés.

Un peu plus tard, je sortis et me dirigeai vers le bureau d'accueil pour déposer ma lettre.

Des garçons revenaient de leurs activités, couraient vers leurs bungalows pour se changer. Mais nulle part je n'aperçus mes deux compagnons.

La porte du bureau était grande ouverte. J'y entrai. Habituellement, une secrétaire se trouvait là pour nous accueillir et prendre notre courrier. Mais là, le bureau était dans l'ombre et paraissait vide.

- Il y a quelqu'un ? demandai-je.

Personne ne répondit.

Désespéré, je restai là, mon enveloppe à la main. Alors je remarquai un sac de toile, par terre, au fond du bureau. Le sac de la poste !

Je décidai de glisser ma lettre dedans. Je défis la ficelle qui le fermait, et le sac s'ouvrit brusquement. Une masse de lettres glissa sur le plancher.

Je les ramassais pour les remettre dans le sac quand mon regard s'accrocha à un nom sur une enveloppe. C'était une de mes lettres. Celle que j'avais écrite à mes parents le soir de notre arrivée.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? murmurai-je.

Ouvrant le sac en grand, je déversai sur le sol une partie de son contenu et le fouillai hâtivement. Je trouvai une lettre de Colin. Puis ma deuxième lettre, celle de la veille.

Un frisson glacé courut entre mes épaules. Toutes nos lettres, les lettres que nous avions écrites, étaient là, dans ce sac. Elles n'avaient pas été envoyées. Nos parents étaient sans nouvelles de nous. Ils ne savaient rien. Ils ne pouvaient rien savoir.

Les mains tremblantes, je ramassai les lettres et les enfournai à nouveau dans le sac.

« Que se passe-t-il donc ici ? Qu'est-ce que c'est que ce camp ? Que veulent-ils faire de nous ? »

Le temps que je rejoigne les autres au réfectoire, Oncle Al terminait déjà l'annonce des activités du lendemain. Je me glissai discrètement à ma place, en espérant n'avoir rien raté d'important.

Je m'attendais à voir Tom et Colin à table, mais leurs deux places étaient vides. Je trouvais ça plutôt inquiétant. J'aurais tellement voulu avoir quelqu'un à qui raconter ma découverte du sac de la poste ! On gardait notre courrier, et on ne nous distribuait pas celui de nos parents ! Je n'avais pas reçu une seule lettre. Personne n'avait rien reçu. Pourquoi les autres ne s'inquiétaient-ils pas ?

« Tom et Colin, où êtes-vous ? »

Le poulet grillé était desséché et les pommes de terre trop molles. Je m'efforçais d'avaler tout de même quelques bouchées, tournant sans cesse la tête vers la porte, guettant mes deux compagnons. Mais ils ne se montrèrent pas.

J'avais l'estomac dans un étau. Dehors, la nuit envahissait lentement le camp.

Où pouvaient-ils bien être ?

N'y tenant plus, je me levai et me dirigeai vers la table des moniteurs. Derek était en grande discussion avec deux autres gars à propos de je ne sais quel match. Ils parlaient tous à la fois en gesticulant. Le siège de Frank était vide.

Je les interrompis brusquement :

- Derek, est-ce que Frank est rentré ?

Derek se retourna, étonné.

- Frank ?

Désignant la place vide, il ajouta :

- Tu vois bien que non !

- Il a emmené Tom et Colin pour une marche dans la montagne. Ils devraient être de retour maintenant !

Derek se contenta de hausser les épaules :

- Ils ne vont sans doute pas tarder.

Et il retourna à sa discussion.

Après le dîner, on nous fit repousser les tables et les bancs au fond de la salle pour organiser une sorte de course de relais. Tout le monde avait l'air de s'amuser. Les cris et les rires résonnaient, assourdissants, sous le plafond de bois. Mais je me faisais bien trop de souci à cause de Tom et Colin pour entrer dans le jeu. Peut-être avaient-ils décidé de camper ? Dans ce cas, je les verrais revenir demain matin.

J'essayais de me rassurer comme je pouvais. Mais je les avais vus partir. Je savais bien qu'ils n'avaient emporté aucun matériel de camping.

Alors, où pouvaient-ils bien être ?

La soirée se termina enfin et je suivis les autres garçons qui se dirigeaient vers la sortie. Soudain Derek surgit à côté de moi.

- On part à l'aube demain matin, fit-il.

- Hein ?

Pendant une seconde, je ne compris pas de quoi il parlait.

- La descente de la rivière, reprit-il, tu as déjà oublié ? C'est moi votre moniteur pour le canoë.

- Ah, oui, d'accord, répondis-je sans le moindre enthousiasme.

J'étais si inquiet que j'avais complètement oublié cette histoire de canoë.

- On prendra le petit déjeuner avant tout le monde, expliqua Derek. N'oublie pas ton maillot de bain et un sac avec des affaires de rechange.

Et il retourna dans la salle pour aider les autres moniteurs à remettre les tables et les bancs en place.

Je me demandai si Tom et Colin faisaient partie du groupe. Dans la confusion où j'étais, j'avais oublié de poser la question à Derek.

Je descendis rapidement la pente de la colline, déjà tout envahie par la nuit. L'herbe était humide et glissante. À mi-chemin, je me tournai vers la silhouette noire de la Cabane Interdite, penchée comme si elle s'apprêtait à me suivre.

Pris d'un frisson, je parcourus au pas de course le reste du chemin jusqu'au bungalow.

Alors, je vis de la lumière derrière la fenêtre.

Tom et Colin étaient revenus !

J'ouvris la porte et bondis joyeusement à l'intérieur :

- Hé, les gars ! Qu'est-ce que vous avez fabriqué ?

Je m'arrêtai net. Deux inconnus me dévisageaient.

L'un d'eux enlevait ses chaussures, perché sur la couchette de Colin. L'autre rangeait ses affaires dans un des casiers.

- Salut ! fit le garçon du casier en se redressant. Tu loges ici ?

Il avait des cheveux noirs, coupés très court, et portait un anneau d'or à l'oreille.

Je bégayai :

- Je... j'ai dû me tromper de bungalow ! Ce n'est pas le bungalow numéro quatre ?

Ils échangèrent un regard étonné. Je remarquai que l'autre garçon, celui qui occupait la couchette de Colin, était aussi brun que son compagnon, mais une véritable tignasse lui recouvrait la nuque et le front.

- Salut, fit-il à son tour. C'est bien le bungalow numéro quatre.

- On vient juste d'arriver, ajouta le garçon aux cheveux courts. Je m'appelle Nel, et lui, c'est Ted.

- Salut, fis-je, complètement décontenancé. Moi, c'est Axel.

Mon cœur battait dans ma poitrine à grands coups désordonnés.

- Où sont Tom et Colin ? demandai-je.

- Qui ça ? demanda Nel.

- On nous a dit de nous mettre ici, qu'il y avait de la place, ajouta Ted.

- C'est que... Tom et Colin...

- Tu sais, on ne connaît encore personne ici, reprit Nel en refermant son casier.

- Mais c'est le casier de Tom ! m'écriai-je. Où as-tu mis les affaires de Tom ?

Nel me jeta un regard étonné :

- Le casier était vide, dit-il.

- Il n'y avait que deux casiers occupés, ajouta Ted.

- Ce sont ceux de Derek et le mien, criai-je, mais les autres sont à Tom et à Colin !

J'avais l'impression que mon crâne s'était vidé de sa cervelle et s'était empli de sable à la place.

- Tes copains ont peut-être changé de bungalow ? suggéra Nel.

- Oui, peut-être, murmurai-je.

Je me laissai tomber sur la couchette de Mic. Mic qui avait disparu. D'étranges pensées tourbillonnaient dans ma tête, plus effrayantes les unes que les autres.

Je murmurai :

- C'est un cauchemar...

— C'est plutôt confortable ici, remarqua Ted en bordant sa couverture.

- Tu restes tout l'été ? demanda Nel.

- Non ! Non ! criai-je soudain. Je ne reste pas ! Je pars ! Je... euh... je pars la semaine prochaine, mes parents vont venir me chercher le jour des visites !

Ted lança un regard étonné à Nel. Il répéta :

- Le jour des visites ? Tu n'as pas entendu ce qu'a dit Oncle Al tout à l'heure, juste avant le dîner ? Le jour des visites a été supprimé !

Je dormis très mal, cette nuit-là. Même avec la couverture tirée jusqu'au menton, des frissons glacés me parcouraient tout entier. C'était si étrange de savoir les couchettes de Tom et Colin occupées par deux inconnus ! Je me faisais beaucoup de souci pour mes copains disparus.

Que leur était-il arrivé ? Pourquoi n'étaient-ils pas encore revenus ?

Tout en me tournant et me retournant sans arriver à trouver le sommeil, j'écoutais des hurlements au loin, des cris de bêtes apportés par le vent. Cela venait du côté de la Cabane Interdite.

Soudain il me sembla entendre un autre cri, un cri humain, cette fois. Je m'assis, brusquement aux aguets.

J'avais peut-être rêvé ? Dans l'état de frayeur et de confusion où je me trouvais, je n'arrivais même plus à distinguer mes cauchemars de la réalité.

Je finis pourtant par m'endormir.

Quand je m'éveillai, la pâle lueur d'un petit matin gris éclairait la fenêtre. Il faisait froid. Je m'habillai rapidement et courus vers le réfectoire. Je voulais questionner Derek. Il fallait que je sache ce qui était arrivé à mes compagnons.

Je le cherchai partout. Sans succès. Il n'était pas venu prendre son petit déjeuner et les autres moniteurs prétendaient ne rien savoir. Frank n'était pas là non plus.

Je finis par dénicher Derek au bord de la rivière, en train de préparer le canoë pour notre descente de rivière.

- Derek, où sont-ils ? criai-je, hors d'haleine.

Il me regarda d'un air étonné.

- Qui ça ? Ah, Nel et Ted ! Je pense qu'ils ne vont pas tarder.

- Je parle de Tom et Colin, criai-je en lui agrippant le bras. Où sont-ils, Derek ? Que leur est-il arrivé ? Il faut que tu me le dises !

Il se dégagea, déposant tranquillement les pagaies au fond du canoë.

- Je n'ai pas de nouvelles d'eux, dit-il.

- Mais... Derek !...

- Écoute, Axel, fit-il gentiment, je poserai la question à Oncle Al quand nous rentrerons, d'accord ? Je restai sans voix.

Derek, toujours aussi impassible, s'occupait des derniers préparatifs.

- Tiens, fit-il, enfile un de ces gilets de sauvetage. Et attache-le bien.

J'obéis sans un mot. Je n'avais pas le choix.

Nel et Ted arrivèrent en courant. Eux aussi enfilèrent leurs gilets.

Deux minutes plus tard, nous étions assis tous les quatre dans l'étroite embarcation, appuyant sur nos pagaies pour l'éloigner du rivage. Le ciel était d'un noir charbonneux.

Le canoë prit tout de suite de la vitesse. Je ne m'étais jamais rendu compte que le courant était si fort. Les arbres et les buissons semblaient défiler de chaque côté.

Derek était assis face à nous, à l'avant. Il suivait nos gestes avec attention, les sourcils froncés, tandis que nous essayions de garder le rythme qu'il nous imposait.

Quand enfin nous eûmes saisi le bon mouvement, il sourit et, s'accrochant aux rebords du canoë, il se retourna avec précaution pour faire face lui aussi à la rivière.

- Le soleil ne va pas tarder à percer ! lança-t-il, essayant de couvrir de sa voix le grondement de l'eau.

Je levai la tête, mais le ciel me parut encore plus noir qu'au moment du départ.

Je n'avais jamais fait de canoë, et manier la pagaie n'était pas si simple que ça. Mais, comme nous avions maintenant bien attrapé le rythme, Nel, Ted et moi, je commençais à trouver ça plutôt amusant.

L'avant du canoë déchirait l'eau sombre qui rejaillissait de chaque côté en larges éclaboussures blanches.

Le courant était de plus en plus fort. Il faisait encore froid, mais le mouvement me réchauffait. Bientôt, je me mis même à transpirer.

Nous longeâmes un enchevêtrement d'arbres aux troncs jaunes tachetés de gris, et la rivière, soudain, se divisa en deux bras. Derek nous ordonna de payer vers la gauche. Maintenant, il fallait faire attention, car de gros rochers émergeaient çà et là le long des rives. Le canoë piquait du nez et se redressait brusquement. Le ciel s'assombrissait de plus en plus et je me demandais si nous n'allions pas avoir un orage.

La rivière s'élargissait et la vitesse du courant augmenta encore. Nous étions de plus en plus secoués par les remous, éclaboussés d'eau glacée.

- On arrive aux rapides ! cria Derek. Accrochez-vous, les gars !

Un frisson me saisit, moitié de peur, moitié d'excitation. J'entendais derrière moi les rires aigus de Nel et Ted. Le canoë semblait s'envoler sur un nuage d'écume, puis s'écrasait brutalement. Un paquet d'eau s'abattit sur moi et je faillis lâcher la pagaie. Je m'y accrochai de toutes mes forces, luttant pour garder le rythme.

Soudain, Derek poussa un cri :

- Hé ! Regardez !

Et, à ma stupéfaction, il se mit debout, désignant quelque chose.

- Regardez ce poisson ! cria-t-il.

À ce moment, un remous pencha le canoë sur le côté.

Derek perdit l'équilibre. Battant désespérément l'air de ses bras, il bascula par-dessus bord et disparut dans un tourbillon.

- Derek !

Hurlant, je me tournai vers mes deux équipiers. Ils avaient cessé de ramer et fixaient l'eau écumante avec des yeux hagards.

- Derek ! Derek !

Je criai sans même m'en rendre compte. Le canoë filait droit devant et Derek ne réapparaissait pas.

- Derek !

Derrière moi, Nel et Ted appelaient aussi, avec des voix cassées par la panique.

Où était Derek ? Pourquoi ne refaisait-il pas surface ?

- Il faut s'arrêter, criai-je. Il faut ralentir ce canoë !

- On ne peut pas, cria Ted. On ne sait pas comment faire !

Derek s'était sans doute assommé contre un rocher. On ne pouvait pas l'abandonner comme ça. Je lâchai ma pagaie, et sans hésiter, plongeai dans les remous.

Je m'étais jeté dans le courant sans réfléchir et l'eau brunâtre me remplit la bouche.

Suffoquant, je me débattis frénétiquement pour refaire surface. Je pris une grande goulée d'air et tâchai de nager contre le courant. Mes chaussures pesaient une tonne. J'aurais dû avoir la présence d'esprit de les enlever avant de plonger !

L'eau tourbillonnait avec une telle violence que j'avais beaucoup de mal à lutter contre elle. À grandes brasses désespérées, j'essayais de regagner l'endroit où Derek était tombé. Un coup d'oeil en arrière m'apprit que le canoë était maintenant loin devant, emporté par la rivière comme un vulgaire morceau de bois.

- Hé ! criai-je, attendez-nous ! Attendez Derek !

Mais ils étaient déjà trop loin pour m'entendre, et d'ailleurs, comment auraient-ils fait ?

Une crampe me raidit soudain la jambe droite. Je n'eus que le temps de m'agripper à un rocher pour ne

pas couler. L'eau boueuse se ruait sur moi comme si elle voulait m'arracher de là, me rouler, m'emporter dans sa course furieuse.

- Hé !

Quelque chose descendait vers moi, charrié par le courant. J'écarquillai les yeux entre deux gifles d'eau. Qu'est-ce que c'était ? Un vieux tronc d'arbre ?

Derek !

C'était Derek qui flottait là comme une épave.

Je l'appelai.

Mais il ne répondit pas. Son visage était enfoncé dans l'eau.

À cet instant, miraculeusement, la crampe me quitta. Je me jetai en avant et, au moment où il passait à ma portée, je l'attrapai par les épaules.

Je bénissais mes parents qui m'avaient enseigné la technique pour tirer un noyé ! Je retournai Derek sur le dos et tout en lui maintenant le visage hors de l'eau, je me laissai porter par le courant, espérant apercevoir quelque part le canoë. Mais il avait disparu. Alors, à grands mouvements de jambes, je me propulsai vers la rive.

Quand je pris enfin pied sur la terre ferme, je tremblais si fort que mes dents s'entrechoquaient. Je tirai Derek sur la berge boueuse. Était-il encore vivant ? Cela devait faire un moment qu'il dérivait ainsi, le visage dans l'eau.

Essayant de reprendre mon souffle, je me penchai sur lui.

Alors il ouvrit les yeux. Il me regarda fixement, comme s'il ne me reconnaissait pas. Puis il murmura mon nom :

- Axel ! Ça va ?

Après un moment de repos, il nous fallut reprendre à pied le chemin du camp en remontant le cours de la rivière. Nous étions trempés et couverts de boue, mais nous étions vivants ! J'avais sauvé la vie à Derek !

Nous marchions en silence. Chaque pas réclamait toute notre énergie.

Je demandai à Derek s'il pensait que Nel et Ted s'en tireraient.

- Je l'espère, répondit-il, le souffle court. Ils réussiront bien à regagner la rive. Alors ils n'auront plus qu'à remonter à pied, comme nous !

Je fis alors une autre tentative pour le questionner à propos de Tom et Colin. Je me disais qu'étant donné les circonstances, il se montrerait enfin sincère. Mais une fois de plus il affirma ne rien savoir.

- Il s'est passé tellement de choses bizarres dans ce camp depuis notre arrivée, murmurai-je.

- C'est vrai, fit-il, les yeux fixés droit devant lui. J'attendais qu'il en dise davantage, mais il continua de marcher en silence.

Nous n'avions pas descendu la rivière aussi loin que je le croyais ; malheureusement la rive boueuse faisait tant de tours et de détours qu'il nous fallut trois bonnes heures pour parvenir au camp. Je n'en pou-

vais plus. Il me semblait que mes jambes ne me porteraient pas plus loin quand une voix connue nous interpella :

- Hé ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

C'était Oncle Al, qui courait vers nous.

- On a eu un accident ! cria Derek.

Puis je le vis rougir sous la couche de boue qui lui maculait le visage. Il ajouta :

- Je suis tombé à l'eau. C'est Axel qui m'a sauvé.

- Mais Nel et Ted n'ont pas pu arrêter le canoë, criai-je. La rivière les a emportés, et on ne sait pas où ils sont !

- J'ai vraiment failli me noyer, reprit Derek. Heureusement qu'Axel était là !

- Peut-on envoyer quelqu'un à la recherche de Nel et Ted ? demandai-je.

Brusquement, je m'étais mis à trembler, sans doute à cause de la fatigue.

- Ils descendaient la rivière, hein ? demanda Oncle Al en caressant sa moustache.

Derek approuva de la tête.

- Il faut les retrouver ! insistai-je, tremblant de plus en plus fort.

Oncle Al regardait Derek fixement. Soudain il demanda d'une voix cassante :

- Et mon canoë ? C'est notre meilleur canoë ! Tu t'es demandé comment j'allais le remplacer ?

Derek haussa les épaules, visiblement mal à l'aise.

Moi, je n'en croyais pas mes oreilles. « Il ne s'inquiète absolument pas des deux garçons !

On dirait que pour lui, ils ont déjà cessé d'exister ! »
- Allez mettre des vêtements secs, ordonna brusquement Oncle Al.

Et il se dirigea vers son bureau à grandes enjambées. Je pris le chemin du bungalow, frissonnant autant de froid et de fatigue que de colère.

J'avais sauvé la vie à Derek, mais Oncle Al ne s'y était même pas intéressé. Il se fichait pas mal que deux de ses campeurs aient disparu, emportés par la rivière. Il se fichait pas mal que deux autres garçons et leur moniteur ne soient pas revenus de leur marche en montagne. Il se fichait pas mal des garçons qui avaient disparu et dont personne ne parlait plus. Et de ceux qui avaient été attaqués par ce... on ne sait quoi. Il se fichait pas mal de nous. Il ne s'inquiétait que pour son canoë !

Ma colère, progressivement, se transformait en peur. Et pourtant, je ne me doutais pas que le pire était à venir.

Cette nuit-là, je me retrouvai seul dans le bungalow. Roulé en boule sous mes couvertures, je me demandais si j'arriverais jamais à m'endormir, avec ce mélange de peur et de colère qui tournait indéfiniment dans ma tête.

Mais j'étais dans un tel état d'épuisement que même les lugubres hurlements qui s'élevaient de nouveau du côté de la Cabane Interdite ne réussirent pas à me tenir éveillé. Je sombrai dans un sommeil sans rêves et ne m'éveillai qu'en sentant quelqu'un me secouer par les épaules.

Je m'assis, le cœur battant :

- Derek ! Qu'est-ce qui se passe ?

Jetant un regard autour de moi, je vis que son lit était défait. Il avait dormi au bungalow. Mais les couchettes de Nel et Ted étaient dans le même état que la veille. Ils n'étaient pas revenus.

- Dépêche-toi, me lança Derek. On part.

- Hein ?

Je m'étirai et bâillai longuement. Un petit jour blême collait aux carreaux. Le soleil n'était pas encore levé.

- Oncle Al a organisé une randonnée spéciale, expliqua Derek, qui faisait son lit en me tournant le dos. Je m'extirpai du lit en grognant. Le plancher était froid sous mes pieds nus.

- On ne prend pas une journée de repos ? demandai-je. Après ce qu'on a enduré hier !

Je n'arrivais pas à détacher mes yeux des deux couchettes vides.

- Aujourd'hui, c'est différent, reprit Derek en lissant soigneusement sa couverture. Tout le monde y va. Oncle Al nous guidera.

J'enfilai mon pantalon en sautant sur un pied pour garder mon équilibre. Un sentiment de malaise m'avait envahi soudain.

- Ce n'était pas prévu, grommelai-je. Où est-ce qu'il veut nous emmener ?

Derek ne répondit pas.

- O où ? criai-je. Je te demande où il nous emmène ? De nouveau, il fit celui qui n'avait pas entendu.

- Et Nel et Ted, repris-je, où sont-ils ? Ils ne sont pas revenus !

- Ils vont bientôt rentrer, répondit Derek.

Mais il ne semblait pas en être vraiment convaincu. Finalement, je courus vers le réfectoire pour le petit déjeuner.

L'air était humide et tiède. Il avait plu pendant la nuit et l'herbe mouillée brillait d'un éclat presque métallique. Les autres campeurs sortaient eux aussi de

leurs bungalows, apparemment guère plus frais que moi.

Pourquoi cette randonnée qui n'était même pas au programme ? Pourquoi nous avait-on tirés du lit aux premières lueurs de l'aube ? Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ?

J'espérais qu'Oncle Al ou l'un des moniteurs nous en dirait un peu plus pendant le petit déjeuner. Mais aucun d'eux ne se présenta au réfectoire.

J'essayai d'avaler quelque chose, malgré mon manque d'appétit. Je ne cessais de repenser à notre dramatique descente de rivière. J'avais encore dans la bouche le goût fade de l'eau boueuse. Je revoyais Derek dérivant vers moi, comme une épave emportée par le courant, et le canoë disparaissant au loin. Je me rappelais ma lutte désespérée contre les tourbillons et les éclaboussements d'écume.

Brusquement, je pensai à Vera et à Ella. Avaient-elles essayé de me rencontrer à nouveau au bord de la rivière ? Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé !

- Mettez-vous en rang ! cria soudain un moniteur qui venait de surgir devant la porte.

Les bancs raclèrent le plancher. Tout le monde se leva sans protester et se dirigea vers la sortie.

Où nous emmenaient-ils ? Pourquoi ne nous expliquaient-ils rien ?

À l'horizon, le ciel commençait à rosir. Le soleil ne tarderait pas à se lever.

Tout le monde s'aligna devant le mur du réfectoire. Quelques garçons s'efforçaient de lancer des plai-

santeries, mais ça ne faisait rire personne.

Un moniteur passa, nous comptant du doigt et remuant la bouche en silence. Il nous compta deux fois, comme pour être bien sûr de n'oublier aucun de nous.

Puis Oncle Al fit son apparition, vêtu d'une tenue de camouflage vert et brun et affublé d'épaisses lunettes noires, bien qu'il n'y eût pas encore le moindre rayon de soleil. On se serait cru dans un film de guerre. Sans dire un mot, il fit un signe à Derek et à un autre moniteur qui portaient sur leurs dos de grands sacs vert-de-gris apparemment très lourds. Puis il désigna la pente de la colline vers la rivière et lança sur un ton de commandement :

- En avant !

La rangée de campeurs s'ébranla, suivant Oncle Al qui avançait à grandes enjambées sans se retourner. Comme j'étais presque en tête, je lui criai :

- Est-ce que c'est une longue marche, Oncle Al ?

Il fit celui qui n'avait pas entendu. Je fis une deuxième tentative :

- Où allons-nous, Oncle Al ?

Mais il accéléra l'allure sans répondre. Alors je laissai tomber.

Oncle Al nous conduisit jusqu'à la rivière, puis il prit un chemin étroit qui longeait la rive entre les arbres. Derek et l'autre moniteur me dépassèrent pour venir se placer derrière lui.

« Qu'est-ce qu'ils mijotent ? me demandai-je, pris

d'un vague soupçon. Que transportent-ils dans ces sacs ? »

Les arbres et les buissons, de chaque côté du chemin, étaient si entremêlés qu'il était impossible de se glisser au travers.

Une idée inquiétante s'insinuait peu à peu dans ma tête : « Je suis pris. Je ne peux pas m'échapper... » J'étais tellement plongé dans mes pensées que je percutai le garçon qui marchait devant moi. Il se retourna, me lançant un regard surpris.

Mon cœur battant à grands coups dans ma poitrine, je me répétais : « Réfléchis, réfléchis tranquillement... »

Je scrutais attentivement le mur de broussaille qui nous entourait en me disant : « Si seulement j'arrivais à me faufiler là-dedans, je pourrais me cacher facilement. Personne ne me verrait, personne !

Oui, mais après ? Je ne pourrais tout de même pas passer ma vie caché dans les bois !

Et si je suivais la rivière ? C'est ça ! Je n'avais qu'à suivre la rivière, elle me conduirait peut-être vers un endroit habité ! Oui, elle m'y conduirait forcément ! Alors je pourrais téléphoner à mes parents !

« Je peux le faire ! me disais-je, je le peux ! »

J'étais si excité que j'avais bien du mal à rester dans le rang.

L'ombre était maintenant constellée de petites taches de lumière. Au-dessus de nous, le soleil s'était enfin levé. Nous avançons toujours sous le couvert des arbres et je me répétais comme une incantation : « Je

peux le faire, je peux le faire ! » Mon cœur battait si fort que j'en perdais presque la respiration.

« Calme-toi, Axel, me dis-je à moi-même. Attends le bon moment. Et puis, tente ta chance. C'est peut-être la seule occasion de quitter définitivement ce camp de cauchemar !

Observant toujours attentivement les arbres et les buissons, j'aperçus une légère trouée quelques mètres en avant. Combien de temps me faudrait-il pour l'atteindre ? Dix secondes, pas plus. Les garçons qui me suivaient seraient si surpris qu'ils n'auraient pas le temps de réagir. Je me jetterais dans cette trouée et, cinq secondes plus tard, je serais dissimulé de l'autre côté des buissons.

Je commençais à compter dans ma tête : « Un, deux, trois... »

Les muscles tendus, je me préparais à bondir.

Je sentis alors un regard fixé sur moi. Je levai les yeux.

C'était Oncle Al. Il tenait un fusil.



J'étouffai un cri.

Oncle Al avait-il le pouvoir de lire dans les pensées ? Avait-il deviné mes projets de fuite ? Je regardai le fusil et un frisson glacé me courut le long du dos. Mais ce n'était pas moi qu'Oncle Al fixait ainsi. Il surveillait les gestes de Derek et de l'autre moniteur qui avaient déposé leurs sacs à terre et s'occupaient à les ouvrir.

- Pourquoi on s'arrête ? demanda un garçon.

- La rando est déjà finie ? plaisanta un deuxième.
Quelques rires fusèrent dans les rangs.

Derek et son compagnon sortirent alors le contenu des sacs et je restai sans voix : ces objets si lourds qu'ils avaient transportés jusqu'ici, c'étaient des fusils !

La voix d'Oncle Al retentit alors :

- Avancez un par un, et prenez chacun une arme ! Allez, on ne perd pas de temps ! Un fusil chacun ! Personne ne bougea. Je suppose que nous nous

posions tous la même question : « C'est une blague ou quoi ? »

Mais Oncle Al frappa nerveusement le sol avec sa crosse :

- Qu'est-ce qu'il y a, les gars, vous êtes devenus sourds ?

Et, ramassant une brassée de fusils, il s'avança vers nous, fourrant brutalement une arme dans les mains de chacun des garçons. Je faillis lâcher la mienne et la rattrapai maladroitement par le canon.

- Qu'est-ce qu'il veut qu'on fasse avec ça ? murmura quelqu'un près de moi.

Je haussai les épaules sans répondre. Le contact froid du métal dans mes mains me terrifiait. Jamais je n'avais tenu un objet de ce genre. Mes parents avaient horreur des armes à feu, même sous forme de jouets.

Quelques minutes plus tard, nous étions tous armés et rassemblés en un cercle compact autour d'Oncle Al.

- On va faire des exercices de tir ? demanda une voix.

Derek et les autres moniteurs eurent un petit rire méprisant, mais pas un muscle du visage d'Oncle Al ne bougea.

- Assez plaisanté ! aboya-t-il. Ce n'est pas un jeu. Au milieu du silence tendu qui suivit ces paroles, j'entendis un oiseau pépier dans un arbre proche. Je repensai soudain à mes plans d'évasion. Je n'avais pas eu le temps de faire la moindre tentative et

j'avais le pressentiment que j'allais le regretter.

- La nuit dernière, lança Oncle Al, deux filles se sont échappées du camp voisin. Une blonde et une rousse !

Mon cœur s'arrêta brusquement de battre : c'était de Vera et Ella qu'il parlait !

Oncle Al continuait :

- C e sont certainement les mêmes filles que l'on avait surprises cachées derrière les buissons du côté du camp des garçons, il y a quelques jours.

C'étaient bien elles ! C'étaient Vera et Ella ! Elles avaient réussi à s'échapper !

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette idée. Je m'empressai de me composer un visage grave pour qu'Oncle Al ne s'aperçoive pas de quelque chose.

- Ces deux filles se cachent par ici, dans les bois, reprit Oncle Al.

Et, levant son fusil, il déclara :

- Vos armes sont chargées. Si vous débusquez l'une d'elles, visez soigneusement. Elles ne doivent pas nous échapper.

Avais-je bien entendu ?

- Vous voulez dire que... que nous devons tirer sur elles ? demandai-je.

Je jetai un regard autour de moi. Les autres garçons fixaient Oncle Al d'un air incrédule, visiblement aussi abasourdis que moi.

- C'est exactement ce que je veux dire, répliqua froidement Oncle Al. Ces deux filles tentent de s'enfuir, il faut les en empêcher.

- Mais on ne peut pas faire ça ! m'écriai-je.

- C'est très facile ! dit Oncle Al.

Il épaula son fusil, l'œil contre le viseur et le doigt sur la détente.

- Vous voyez ? On vise soigneusement et paf !

— Mais on ne peut tout de même pas les tuer ! insistai-je.

- Les tuer ?

Derrière les lunettes noires, je crus lire quelque chose de vaguement amusé dans le regard d'Oncle Al.

- Qui parle de tuer ? reprit-il. Ces fusils sont chargés de balles spéciales contenant un simple tranquillisant. Nous devons récupérer ces filles, pas les tuer ! Il fit un pas vers moi, le fusil toujours à la main, et me regarda droit dans les yeux :

- Cela te pose un problème, Axel ?

Je sentis qu'il me défiait. Les autres garçons reculèrent, nous laissant face à face. Un étrange silence s'était installé dans le bois. Même les oiseaux s'étaient tus.

- Alors, Axel, reprit-il, son visage si près du mien que je pouvais respirer son haleine. Quel est ce problème ?

Terrifié, je fis un pas en arrière. Qu'est-ce qu'il me voulait ? Pourquoi me défiait-il comme ça ?

Je pris une profonde inspiration et je lançai de toute la force de mes poumons :

- Je ne veux pas le faire ! Je ne veux pas !

Et sans bien me rendre compte de ce que je faisais, je levai le canon de mon fusil et visai la poitrine d'Oncle Al.

- Là, mon bonhomme, grogna-t-il, tu n'aurais pas dû faire ça !

Ôtant ses lunettes noires, il les jeta violemment dans les buissons et me fixa avec des yeux furibonds.

- Baisse ton arme, Axel, cria-t-il, sinon tu vas le regretter !

- Non ! dis-je, sans changer de position. Je ne regretterai rien du tout !

Mes jambes tremblaient à tel point que j'avais du mal

à rester debout. Mais je savais que jamais je n'accepterais de chasser Vera et Ella comme du gibier ! Jamais !

-Donne-moi cette arme, gronda Oncle Al d'une voix sourde.

Il avança la main pour me prendre le fusil.

- Non ! criai-je en reculant d'un pas.

- Donne-moi ça, je te dis ! hurla-t-il avec un regard de haine.

- Non !

Il cligna des yeux, puis il s'élança sur moi.

Je me jetai en arrière, le fusil toujours pointé vers lui. Et j'appuyai sur la détente.

J'entendis un petit « plop ! ».

Oncle Al renversa la tête en arrière et éclata de rire, laissant son fusil tomber à terre.

- Mais... mais ! balbutiai-je, tenant toujours mon arme pointée vers lui.

- Félicitations, Axel ! me dit alors Oncle Al avec un grand sourire. Tu as réussi !

Et il avança d'un pas pour me taper amicalement sur l'épaule.

Les autres garçons posèrent leurs armes. Ils me souriaient, tous. Derek aussi me regardait en souriant et, levant le pouce, il me fit un clin d'œil complice.

Je n'y comprenais rien.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? murmurai-je, abais-sant comme à regret le canon de mon fusil.

Oncle Al me serra vigoureusement la main :

- Félicitations, Axel. Je savais que tu réussirais !

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? criai-je, complètement décontenancé.

Mais, au lieu de me répondre, Oncle Al se tourna vers la rangée d'arbres et appela :

- Tout va bien ! Venez tous ! Il a réussi ! Venez le féliciter !

Alors devant mes yeux ébahis, je vis d'abord sortir du bois Vera la blonde et Ella la rousse.

- Mais..., balbutiai-je, je croyais que vous vous cachiez !

Elles éclatèrent de rire et me crièrent en chœur :

- Félicitations, Axel !

Mic apparut ensuite, suivi de Tom et d'Igor, puis Colin, Nel et Ted. Ils étaient tous là, sains et saufs !

- Mais... mais... !

Je n'arrivais plus à aligner deux mots tant j'étais stupéfait. Je n'y comprenais rien, absolument rien !

C'est alors que papa et maman sortirent à leur tour du couvert des arbres.

Maman courut vers moi et me serra dans ses bras tandis que papa me tapotait doucement le sommet de la tête.

- Tu as réussi, Axel, dit-il. Je savais que tu y arriverais !

Il y avait des larmes de joie dans ses yeux.

Moi, je n'en pouvais plus. Je repoussai maman doucement et demandai :

- Réussi quoi ? Vous allez m'expliquer, à la fin ?

Oncle Al passa son bras autour de mes épaules et me conduisit hors du cercle des campeurs. Papa et maman nous suivirent.

- Ce n'est pas un camp de vacances, expliqua Oncle

Al, toujours souriant. C'est un laboratoire d'étude du comportement appartenant au gouvernement.

- Quoi ?

- Tu sais que tes parents sont tous deux des scientifiques, reprit Oncle Al. Or, ils vont partir bientôt pour une longue expédition. Et cette fois, ils souhaitent pouvoir t'emmener avec eux.

- Pourquoi vous ne me l'avez pas dit ? m'écriai-je en me tournant vers maman.

— On ne pouvait pas ! répondit-elle.

- Selon les règles établies par le gouvernement, continua Oncle Al, les enfants ne sont autorisés à accompagner leurs parents dans une expédition qu'à condition d'avoir réussi un certain nombre de tests. C'est pourquoi on t'a envoyé ici, Axel.

- Mais... des tests pour savoir quoi ?

- Eh bien, par exemple, il nous fallait d'abord savoir si tu étais capable d'obéir aux ordres, expliqua Oncle Al. Quand tu as refusé d'aller à la Cabane Interdite, tu as réussi ce premier test.

Oncle Al leva deux doigts :

- Deuxièmement, il fallait tester ton courage. Tu l'as prouvé en te jetant à l'eau pour secourir Derek.

Il leva un troisième doigt :

-Troisièmement, nous voulions savoir si tu étais capable aussi de désobéir à certains ordres. Tu as réussi en refusant de chasser Vera et Ella à coups de fusil ! Sans parler, bien sûr, de la résistance dont tu as fait preuve dans des conditions de vie particulièrement angoissantes !

- Et vous étiez tous dans le coup ? demandai-je. Les autres campeurs, les moniteurs, tout le monde ?

Oncle Al fit signe que oui :

- Tous travaillent pour le laboratoire.

- Mais... et ces affreuses bêtes qui nous ont attaqués le jour de notre arrivée, qu'est-ce que c'était ?

- Mes chiens rouges ? s'exclama Oncle Al. De belles bêtes, hein ! Et bien dressées ! Elles t'ont fait si peur que ça ?

- Plutôt, oui, avouai-je en rougissant.

- C'était juste un avant-goût de ce qui t'attendait, fit Oncle Al avec un clin d'oeil amusé.

Puis son visage devint grave :

- Tu vois, Axel, tes parents souhaitent d'emmener avec eux dans un endroit particulièrement dangereux, peut-être le plus dangereux de tout l'univers connu.

- L'endroit le plus dangereux de l'univers ?

Me tournant vers mes parents, je demandai :

- Où allons-nous ? Allez, dites-le-moi !

Papa et maman échangèrent un coup d'oeil. Puis papa répondit :

- Ce sera un long voyage, Axel. Nous nous rendons sur une très étrange planète dont les habitants ont un comportement tout à fait imprévisible. Personne ne les a encore étudiés. Ça va être vraiment passionnant ! Cette planète s'appelle la Terre.

Je me glissai entre mon père et ma mère et les pris chacun par un bras :

- La Terre ! m'écriai-je en riant. C'est peut-être un

endroit bizarre, mais ça ne pourra pas être plus bizarre que le camp des cauchemars !

- On verra, Axel, répondit tranquillement maman.
On verra !

FIN

Chair de poule®

LA COLO DE LA PEUR

HISTOIRE DE CAUCHEMARS

Quel est ce camp étrange où les enfants
disparaissent mystérieusement
et où d'horribles créatures
hurlent à la mort chaque nuit ?

Pourquoi les moniteurs
proposent des activités si dangereuses ?
Axel cherche à comprendre.

Mais personne
ne veut répondre à ses questions...

Paru précédemment sous le titre
« Bienvenue au camp de la peur »

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7